



André Gorz

Rencontre avec l'auteur du « Traître », qui publie le récit de sa bouleversante histoire d'amour, « Lettre à D. ».

Page 12.

« Moby-Dick »

La traduction de Philippe Jaworski renouvelle l'approche du chef-d'œuvre d'Herman Melville.

Littératures. Page 3.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 27 octobre 2006

SANDOR MARAI PETER ESTERHAZY SOUVENIRS DE BUDAPEST



Tandis que la Hongrie célèbre les cinquante ans de sa révolution avortée, de nombreux livres rappellent ou évoquent ces tragiques événements. Dossier. Pages 6 à 8.

Littératures

« L'Art du bref » et « Dévorations », de Richard Millet. Et aussi : Serge Joncour, Patrick Rambaud, Laurent Gaudé, Mohamed Leftah, Mohamed Loakira... Pages 3 et 4.

Science-fiction

Trois nouvelles publications de Robin Hobb témoignent de la diversité de sa palette. Et aussi : Charles Stross, Barbara Hambly, Jeff Vandermeer, Sean Stewart... Page 10.

Venise

En marge de l'exposition à l'Institut du monde arabe, Sergio Bettini et Jean-Claude Hocquet étudient l'urbanisme et l'économie de la Sérénissime. Essais. Page 9.



Gisèle Halimi nous fait revivre le destin de **la kahina**, cette passionaria berbère du VII^e siècle qui fut pour elle la première image du **combat** d'une femme pour la **dignité**.

PLON

Contributions

Pierre-Yves Pétilion est professeur à l'université de Paris-IV (Sorbonne) et à l'École normale supérieure. Il est notamment l'auteur d'une *Histoire de la littérature américaine, 1939-1989* (Fayard, 1992, réédition actualisée, 2003).

Claire Judde de Larivière est maître de conférences en histoire médiévale à l'université Toulouse-II et *honorary research fellow* à l'Université de Londres-Birkbeck College. Elle enseigne l'histoire du Moyen Âge et de la Renaissance. Elle a notamment publié *Naufragés*, traduction du vénitien et présentation historique (éd. Anacharsis).

Proposer un texte pour la page « Forum » par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

Une illustration des problèmes posés par la proposition de loi pénalisant le déni du génocide arménien

Pierre Loti hors la loi ?

Patrice Rötig

L'Assemblée nationale a adopté en première lecture, le 12 octobre, la proposition de loi socialiste sanctionnant la négation du génocide arménien des mêmes peines que celles prévues en 1990 par la loi Gayssot pour la négation du génocide juif pendant la seconde guerre mondiale : un an de prison et 45 000 euros d'amende. Si cette loi est définitivement adoptée par le Parlement, pourrions-nous, comme nous venons de le faire, rééditer, du moins dans son intégralité, *Suprêmes visions d'Orient*, le dernier livre de Pierre Loti, publié en septembre 1921, deux ans avant sa mort ? Composé pour l'essentiel d'extraits du journal qu'il a tenu lors de ses ultimes voyages à Constantinople et jusqu'à Andrinople, en 1910 et 1913, le livre comporte aussi des articles polémiques que Loti a publiés avant et après la première guerre mondiale dans la presse française. Dans deux d'entre eux, il exprime pour le moins des doutes sur la réalité du génocide arménien.

Ainsi, dans une « Lettre ouverte à M. le ministre des affaires étrangères », datée de décembre 1920 et publiée dans *L'Œuvre* du 23 janvier 1921, Loti écrit : « Sur les "massacres d'Arménie" [les guillemets figurent bien dans le texte originel] je crois avoir dit, avec force témoignages et preuves à l'appui, à peu près tout ce qu'il y avait à dire : la réciprocité dans la tuerie, la folle exagération dans les plaintes de ces Arméniens qui, depuis des siècles, grugent si vilainement leurs voisins les Turcs, et qui, inlassables calomniateurs, ne cessent de jouer de leur titre de chrétiens pour amener contre la Turquie le fanatisme occidental. » Et, dans un article intitulé « La Sophie » (il s'agit de la reine Sophie, sœur de Guillaume II, épouse

du roi de Grèce, Constantin I^{er}) daté lui aussi de décembre 1920 et publié dans *L'Œuvre* du 19 décembre 1920, Loti s'en prend principalement aux Grecs, mais parle aussi des « mille mensonges des Arméniens ».

Certes, le biographe de Loti, Alain Quella-Villéger, prend soin, dans la présentation qu'il fait du livre, de préciser que « republier ses diatribes (...) ne revient évidemment pas à les cautionner. Mais l'étude historique et l'esprit critique n'autorisent ni le silence ni la censure posthumes : il n'eût naturellement pas été concevable d'amputer le présent volume de ces textes peu amènes. Au lecteur de juger Loti dans ses amitiés comme dans ses inimitiés : à l'égard des Grecs et des Bulgares mais aussi des Arméniens, son hostilité est apparue tard dans sa vie ». Certes, pour notre part, nous indiquons, dans le texte de la quatrième page de couverture, que la turcophilie de Loti le conduit ici « à s'égarer quand il s'en prend aux Arméniens, aux Bulgares, à "la grécaille" ».

Il n'empêche que nous aurions risqué d'encourir les foudres de cette loi si elle avait été définitivement adoptée avant la réédition de l'ouvrage et si l'amendement, repoussé par l'Assemblée nationale le 12 octobre dernier et visant à introduire une dérogation en faveur des enseignants et des chercheurs afin de les protéger contre le risque de poursuites pénales, avait été de nouveau écarté. Voilà qui nous aurait fait hésiter à republier ce texte. Lequel, soit dit en passant, l'a déjà été, avec les autres récits de voyage de Loti, dans le volume *Voyages* que lui a consacré la collection « Bouquins », en 1991. Toujours disponible, cet ouvrage et le nôtre devront-ils être retirés de la vente si, demain, la loi entre en vigueur et leur est opposée ?

Cette loi entraverait les recherches et les débats sur le génocide arménien de 1915, cela a été dit, y compris par

certaines socialistes françaises, notamment Jack Lang, ainsi que par des intellectuels turcs qui, ces dernières années, ont ouvert, en s'exposant à de sévères poursuites judiciaires, un nécessaire travail de mémoire et d'histoire. Elle entraverait aussi la publication de textes pouvant, par leur analyse et leur confrontation, contribuer à approfondir la question du génocide arménien. Laquelle ne porte pas sur la réalité des massacres massifs d'Arméniens, dont le caractère génocidaire est reconnu par la majorité des historiens, mais sur le contexte de ce génocide, qui n'a pas surgi de nulle part.

Ainsi sommes-nous fiers de publier prochainement en français l'un des textes clés de l'œuvre de Raffi, *Le Fou*, où cet auteur majeur de la littérature arménienne de la fin du XIX^e siècle décrit sans ménagement ni nuances – euphémisme – les atrocités commises par les Turcs et les Kurdes à l'encontre des Arméniens dans le cadre de la guerre russo-turque de 1877-1878.

De même que nous sommes fiers d'avoir procédé à la réédition de

Suprêmes visions d'Orient, de Pierre Loti. Cet ouvrage, qui comporte des pages poignantes sur l'Empire ottoman finissant, éclaire en négatif, oui, mais aussi en positif les débats actuels sur l'arrimage de la Turquie à l'Europe, sur les relations franco-turques et sur notre rapport au monde musulman. Car Pierre Loti s'égare-t-il quand, « devant la menace d'un soulèvement général de l'Islam », il préconise de « renoncer à une folle gloutonnerie de conquêtes » et de « tendre la main à l'Islam, qui nous a fourni tant de milliers de braves combattants » ? Il écrit aussi ces lignes, que cite Alain Quella-Villéger dans sa présentation : « Partout nous broyons à coups de mitraille les civilisations différentes de la nôtre, que nous dédaignons a priori sans rien y comprendre, parce qu'elles sont moins pratiques, moins utilitaires et moins armées. Et, à notre suite, quand nous avons fini de tuer, toujours nous apportons l'exploitation sans frein... » ■

Patrice Rötig est le responsable des éditions Bleu autour

CORRESPONDANCE

Une lettre de François Fédier

A la suite de notre enquête sur la non-publication par Gallimard de Heidegger, à plus forte raison (« *Le Monde des livres* » du 29 septembre), François Fédier nous a fait parvenir la mise au point suivante :

Dans une déclaration publiée dans « *Le Monde des livres* » du 29 septembre, Emmanuel Faye me met gravement en cause.

Ayant eu entre ses mains les épreuves de notre livre *Heidegger, à plus forte raison*, il lui est facile – alors que le public, pour l'instant, ne peut toujours pas s'y référer – d'extraire de leur contexte des mots et des

bouts de phrase choisis pour me faire dire ce qu'il souhaiterait que je dise. Un tel procédé révèle combien Emmanuel Faye craint la publication de notre livre. Ce livre en effet passe au peigne fin les arguments et la pertinence des connaissances philosophiques qu'emploie Emmanuel Faye pour soutenir la « thèse » selon laquelle la pensée de Heidegger serait l'*Introduction du nazisme dans la philosophie*.

Chacun a le droit de soutenir des « thèses » extravagantes, à condition toutefois de ne pas discréditer préventivement toute critique de ces dernières en les imputant à des individus condamnables.

Une tout autre « exception française » PAR MARC FUMAROLI

Au jeune Voltaire, venant de lire à Sceaux, chez la duchesse de Maine, un chant de sa *Henriade*, dont il attendait une gloire d'Homère français, M. de Malézieu, excellent helléniste, dit tout à trac : « *Le Français n'a pas la tête épique*. » Aperçu profond, dont l'écrivain débutant fit son miel. Si l'on excepte *La Chanson de Roland*, il dessine en négatif ce que notre littérature, si diverse par ailleurs, a en effet de plus attachant.

Le mot me revient à l'esprit au moment où Paris et Francfort se sont emballés pour l'Américain Jonathan Littell et son épopée hitlérienne en douze chants. Moi aussi, ce tour de force m'a déconcerté sur le moment. Ecrite directement en français, cette formida-

ble *Iliade* noire, ruisselante de sang et de froide férocité, a des proportions qui peuvent d'autant plus nous fasciner qu'aucun de nos propres romanciers, même les plus costauds, Balzac, le Hugo de *Quatre-vingt-treize*, ne nous ont préparés à cette optique Arthus-Bertrand. *La Comédie humaine* est découpée en tranches. *Quatre-vingt-treize* est bref. Nos mémorialistes et auteurs de journaux intimes courent la poste, mais avec un œil attentif au petit fait vrai.

Une part décisive du succès de Littell en France est le dépaysement formel. Il transporte dans notre langue une catégorie épique et apocalyptique de l'imaginaire qui ne nous est pas naturelle, mais qui l'est aux Américains, et il l'applique, avec un goût que

Claude Lanzmann a de bonnes raisons de trouver douteux, au *Sturm und Drang* militaire et génocidaire nazi.

Le plus grand roman américain est une épopée maritime, *Moby Dick*. La trilogie historique *Lincoln*, *Washington*, *Hollywood*, de Gore Vidal, est une brillante épopée. D'emblée, la peinture américaine d'histoire et de paysage se donna la dimension épique et sublime. La poésie de Whitman est épique et cosmique. Le cinéma américain, dès ses origines, a surabondé en surproductions épiques, et il a inventé l'épopée de science-fiction. New York est Babel de jour, Jérusalem céleste de nuit. J'irais jusqu'à soutenir que les actuels néoconservateurs washingtoniens ont un imaginaire politique du type épico-apoca-

lyptique. Leurs meilleurs alliés électoraux, les baptistes et pentecôtistes du Sud, ont pour héros littéraires les pasteurs Tim La Haye et Jerry B. Jenkins, auteurs en douze volumes du plus vendu de tous les best-sellers, après la Bible (aux dernières nouvelles, cent millions d'exemplaires) : *Left Behind*, l'épopée contemporaine des croisés technologiques, dont les combats précèdent et préparent la seconde venue du Christ. Parce qu'elle contracte le temps, en narratant des origines batailleuses qui préfigurent déjà une fin victorieuse, l'épopée sied à une Amérique qui se veut toujours jeune et future.

Tocqueville a remarqué que le goût démocratique des Américains les incline aux idées générales, et c'est à ce penchant au

« vaste » qu'il faut aussi attribuer leur sens beaucoup plus biblique que grec de l'épique, contre lequel leurs compatriotes les moins dupes, critiques comme Edmund Wilson ou Lionel Trilling, romanciers comme Mark Twain, Henry James ou Saul Bellow, n'ont cessé de se mettre à distance et de déployer leur ironie. L'actuelle *New York Review of Books* est la forteresse de cette pugnace résistance.

Bruit de rixes

L'état du roman en France n'autorise guère aujourd'hui cette ironie civilisée. Le souffle est court, et nos dons célèbres pour l'introspection et l'analyse ont tourné trop souvent dans le sens prévu par Gracq, aux coups de tête brutaux à l'estomac du lecteur. Les bobos adorent. Faut-il s'étonner que, dans ce bruit de rixes, le dernier roman d'Isabelle Hausser, *Le Passage des ombres*, (De Fallois, 364 p., 19 €), n'ait retenu jusqu'ici aucune attention de nos critiques ?

L'un des principaux thèmes du récit est justement les différentes manières d'habiter le temps qui séparent la « vieille » France de l'éternellement « jeune » Amérique, incarnée pourtant ici par un universitaire endeuille qu'obsède une femme aimée, disparue en fumée dans le cataclysme du 11-Septembre. Il est venu, pour faire retraite, dans le village cévenol de Malemort, où un ami français lui offre l'hospitalité de sa maison de famille. Il compte y écrire un livre d'histoire locale. Mais la hantise de l'amante soudain évanouie sans laisser de trace, l'angoisse de savoir son pays entre des mains redoutablement « jeunes », l'éloignement de son ordinateur et retardent ses recherches aux archives départementales. Il est intrigué par l'antique demeure, par son ami qu'il n'a jamais vu d'aussi près, le métier de magistrat que

REVUES

Du conformisme à Dieu

APRÈS « La double vie des mères » au printemps, la revue *Penser/Rêver* pose, dans son dernier numéro, un constat plus qu'une question : « Le conformisme parmi nous ». On sait que la dénonciation du conformisme est toujours menacée de se retourner contre le dénonciateur. Le mérite de cet ensemble n'est donc pas de nuancer l'affirmation, mais de montrer sa complexité – comme il est dit d'emblée dans l'argumentaire du numéro : « Chacun peut (...) avoir accès à la respectabilité, d'autant que ce conformisme-là accepte aussi les mauvaises manières, se dédouane par l'usage d'un peu d'inconvenance ou de désordre, comme en art ou dans la théorie. » Du conformisme de certains patients en analyse que Joyce McDougall avait juste-

ment pointé, et qui menace toujours l'analyste lui-même, à quelques figures littéraires qui, selon Camus, Moravia, Hawthorne ou Melville, incarnent cette manière d'être, le champ d'étude est vaste. Citons les contributions d'Alain Boureau (sur le conformisme au Moyen Âge), d'Alain Roger (une utile réponse à la question centrale : « Comment peut-on n'être pas conformiste ? ») ou encore d'Evelyne Tysebaert (à propos des effets de la vulgarisation sur l'imaginaire). Dernière citation, de Robert Musil, au chapitre « bêtise » du glossaire préparé par Miguel de Azambuja : « *Quiconque veut parler de la bêtise ou tirer quelque profit de tels propos doit partir de l'hypothèse qu'il n'est pas bête lui-même ; c'est-à-dire proclamer*

qu'il se juge intelligent, bien que cela même passe pour une marque de bêtise. »

Les animateurs de *La Sœur de l'Ange* ont la tête aussi philosophique que ludique. Pour ce quatrième numéro – le premier publié sous l'égide d'une petite maison d'édition, Le Grand Souffle – ils posent une question massive et naïve, frontale et qui ne s'embarasse pas de révérence : « A quoi bon Dieu ? » Sur la base d'une telle interrogation, il est certes difficile de trouver le consensus. Dans son éditorial, Didier Bazzy appelle cependant de ses vœux, entre accord et discorde, un désirable « vivre ensemble, vivre avec ». La diversité des points de vue rassemblés dans ce numéro pourra peut-être aider à s'approcher de cet horizon... On pourra simple-

ment objecter à Alain Jugnon, rédacteur en chef, que sa tentative de réconcilier Péguy et Nietzsche sur des bases athées et antichrétiennes reste hasardeuse, même si Bernanos (à droite) et Alain (à gauche) sont convoqués pour secouer tout conformisme. Bernard Sichère, reprend avec conscience la question de départ et la rapproche de celle d'Hölderlin : « A quoi bon des poètes en temps de détresse ? » Dans le même numéro, on trouvera un dossier sur le groupe du Grand Jeu, avec des lettres inédites de Daumal et Gilbert-Lecomte. ■

P. K.

Penser/Rêver, n°10, automne, éd. de L'Olivier, 20 €. *La Sœur de l'Ange*, éd. Le Grand Souffle, n° 4, automne, 18,50 €.

Une anatomie du monde

Une nouvelle traduction de « Moby-Dick » due à Philippe Jaworski, dans le cadre de l'édition en des œuvres romanesques de Herman Melville dans la « Pléiade ».

Moby-Dick, le fabuleux cétacé géant, est aujourd'hui connu urbi et orbi. C'est devenu un label (Moby-Dick™), dont le logo se décline à l'envi dans n'importe quel supermarché. Une icône, qui prolifère, hors-texte. Quant au livre monstre dont c'est le titre, lui aussi est célèbre, par ricochet. Célèbre pour sa notoriété. C'est une œuvre dont on se souvient, quand bien même on ne l'aurait pas lue.

Le lire, il est vrai, n'est pas sans danger. Melville en personne prévient : ce n'est pas un roman pour les mauviettes. C'est du brut – tissé du chanvre rugueux dont on fait « écoutes et aussières ». Rien qu'à en entrouvrir les pages, on risque déjà « lumbago et sciaticque ». Alors, le traduire !

La version qu'en donne aujourd'hui Philippe Jaworski est la quatrième depuis Giono, en 1939. Elle est signée de quelqu'un qui comprend l'anglais de la VO, ce qui n'avait pas toujours été le cas par le passé. Mais surtout, elle reflète et répercute comment, avec le temps, le regard sur ce texte a changé.

En 1850, Melville, 31 ans, a épuisé la veine qui lui avait valu son premier succès : mes aventures chez les cannibales des mers du Sud. Il décide d'exploiter le matériau de sa campagne baleinière, quelque dix ans plus tôt. Ce sera un roman d'initiation à la vie de matelot « sur le gaillard d'avant », doublé d'un documentaire sur la « pêche-rie ». Pour l'étoffer, l'autodidacte qu'il est fait une razzia sur la bibliothèque. Il se goinfre de lectures : Virgile, Milton, Shakespeare, beaucoup de XVI^e siècle, dont le *Quart Livre* de Rabelais, peut-être le vrai ancêtre. Tout est incorporé ; tout fait ventre.

A mi-chemin de sa gestation, l'ouvrage connaît alors une brusque mutation génétique. Un récit « second » vient se greffer sur le premier embryon, tel une monstrueuse excroissance. Il ne s'agit plus seulement de traquer le « poisson » autour du globe, mais, en une encyclopédie ludique, de boucler une circumnavigation de la totalité du savoir baleinier – de la Genèse à l'Apocalypse.

Le résultat est bizarrement hybride : ultratechnique, un vrai catalogue de shiphandler, en même temps qu'hyper-livresque (comme on dit aujourd'hui d'un hypertexte). En porte-à-faux aussi dans son époque – remontant aux « anatomies du monde » de la Renaissance et préfigurant, en aval, Joyce, Nabokov ou Borges, ses vrais contemporains.

Si l'on lit *Moby-Dick* pour l'histoire, et le corps-à-corps avec la bête, il faut savoir qu'on devra lanterner jusqu'au chapitre 137. Avant – comme dans *Tristram Shandy*, autre grand modèle –, ce ne sont que préliminaires, digressions et interludes. Du coup, passe sur le devant de la scène la performance langagière.

Ismaël, le raconteur, a commencé dans la mélancolie ; bientôt, sa cyclothymie le fait basculer dans l'exaltation verbale. Il fait son numéro ; il « fait les voix », à commencer par la plus folklorique, l'hyberbole vantarde. Lui aussi, comme Barnum, va se faire montreur de monstre – va « l'exhiber » (il adore ce mot) sous le plus grand chapiteau du monde.

Comédien du langage

Son récit en devient une grande parade d'idiomes et « parlures » de tout poil. Ventriloque, il parle « en langues » et parodie toute la gamme des modes rhétoriques (le tragique compris). Son livre – et, pour la première fois, cela transparaît dans cette version – est un roman comique : un livre de comédien du langage.

Traduire, dit-on. Encore faut-il que votre langue ait à son répertoire la ressource requise. Dans le registre nautique et dans le paillard, le français est pourvu : il peut fournir. Plus épineux est le scripturaire. En France, l'Ancien Testament n'a pas eu l'heur, comme outre-Manche, d'être transcrit à l'époque où la langue était au faite de sa splendeur.

Seule la reconstitution de Louis Segond s'approcherait un peu de l'effet que produit, par son mélange de hiératique et de familier, la Bible anglaise dite « du roi Jacques » : Jaworski y a eu heureusement recours.

Reste qu'en pays catholique, le « patois de Canaan » n'a guère imprégné le quotidien – d'où, par exemple, la quasi insurmontable difficulté de transposer « *Call me Ishmael* », la fameuse phrase d'ouverture.

Cette traduction nouvelle de *Moby-Dick* ; or, *The Whale* porte en sous-titre « ou le Cachalot ». Une rumeur voudrait que l'animal ait changé de sexe dans



Gregory Peck dans le « Moby-Dick » de John Huston, (1954). ERICH LESSING/MAGNUM PHOTOS

l'opération. Il y a toutefois, en français, ce qu'on appelle le genre, grammatical. Et tout porte à croire que naguère, du temps de la ci-devant baleine, on avait déjà mâle et femelle.

Pour quiconque se serait imaginé « la » baleine forcément féminine, la scène où l'on hisse sur le pont le « grandissime » de la bête, avant de la dépiauter pour se faire une « chasuble », a dû constituer la surprise du chef de bord. Réciproquement, désigner le cachalot sous le vocable de « cétacé spermatique » n'en fait pas pour autant un mâle : ce sperme-là, même sa gent femelle en a.

Moby-Dick, en fait, est à la fois phallus carnavalesquement dressé et odalisque voluptueusement roulée par les vagues. Et, passé, certes, le sous-titre,

le texte français ici virevolte bel et bien d'il en elle. Non que l'animal soit transsexuel. C'est plutôt que, tel(le) le Seigneur & Dieu calviniste, il ou elle transcende la segmentation qu'effectue dans le spectre de la Création notre pauvre analyse humaine. Il s'agit moins de sexualité que d'épistémologie. Que sais-je ? Que peut-on savoir, et de la baleine et du vaste monde ?

Chapitre après chapitre, le monstre est cadré sous une pluralité d'angles : anatomique, juridique, exégétique, archéologique, etc. Chaque concept est une prise – un lancer de harpon, pour essayer de transfixer la chose et l'arrimer. Mais elle est trop pour nous, toujours en excès de notre cadastre, et on la manque.

Ce n'est pas le fiasco total : un aperçu, c'est toujours ça de pris. Mais il reste quand même ce fatal écart, qui nous exile de la chose elle-même. On comprend que le livre ait été redécouvert vers 1925 : son heure était venue.

Au premier quart du livre, Ismaël disparaît pour se fondre dans l'anonymat de l'équipage. Sa voix, toutefois, persiste. Nomade, vagabonde, elle se prête tour à tour au monologue intérieur de chacun. Mais elle a aussi sa tonalité particulière, et son tempo. C'est une voix moins théâtrale que discursive ; moins spectaculaire que spéculative.

Son phrasé, que Giono avait émondé, à la française, Jaworski le restaure ici, dans son cheminement circonspect, tortueux, où s'esquisse déjà la période en spirale d'Henry James. Une voix à la recherche, qui veut moins démasquer, comme Achab, le sens et le fixer que l'approcher et, ce faisant, le construire.

Lorsque le livre, à mi-parcours, a muté, il est resté des vestiges du récit primitif – des moignons, que l'auteur aurait pu éradiquer à la révision. Il n'en fit rien, de sorte que le texte « définitif » est un palimpseste des strates et états du manuscrit en chantier. Comme dans la peinture – depuis Turner, qui a tant inspiré Melville, jusqu'à Jackson Pollock, mettons –, il conserve visible la trace mnésique du geste de son écriture.

L'œuvre reste comme inachevée, ouverte. Elle se clôt (avec Achab, et le naufrage) mais c'est en ouvrant, outre clôture, une « brèche », par où, dès 1851 (lecteur de Blanchot, ce traducteur le sait), se profile déjà plus d'un livre à venir. ■

P. K.

PIERRE-YVES PÉTILLON

Un grand chantier éditorial

Ce troisième volume (sur quatre) des *Œuvres* de Melville dans « La Pléiade » comporte deux romans majeurs : outre *Moby-Dick*, dans la nouvelle traduction due à Philippe Jaworski, on trouvera *Pierre ou les ambiguïtés*, publié en 1852, un an après l'histoire de la baleine – ou du cachalot. La traduction retenue est celle de Pierre Leyris (publiée pour la première fois en 1967), revue et corrigée.

Paru en 1996, le premier volume de cette édition contenait les trois premiers romans de l'écrivain : *Taiipi* (1846) et *Omou* (1847), retraçant son expérience dans les mers du Sud, qui connaissent un grand succès, et surtout *Mardi* (1849), roman expérimental

qui annonce *Moby-Dick* – et le début de l'incompréhension de ses lecteurs. Avec *Redburn* (1849) et *Vareuse-Blanche* (1850), contenus dans le deuxième volume de « La Pléiade » (2004), Melville tente de revenir au roman d'aventure. Mais déjà, comme l'*Insubmersible* de Vareuse-Blanche, le bateau devient un monde, le raccourci d'une société.

Le quatrième et dernier volume comprendra les dernières œuvres romanesques de l'écrivain, notamment les *Contes de la véranda* (et d'autres nouvelles parues en revues), *Israël Potter*, *Billy Budd*, *L'Escroc à la confiance* (traduit jadis par Henri Thomas). ■

Trois Marocains francophones, entre roman, poème et conte

Mohamed Leftah, 60 ans, installé en Egypte, est un fou de littérature comme les aime Joaquim Vital, directeur des Editions de la Différence. Leftah a choisi d'écrire en français et ne nie pas l'influence du surréalisme sur son imaginaire, mais il n'avait été publié qu'une seule fois en France, en 1992 (1). A La Différence, deux titres ont déjà paru cette année (2) et en voici deux autres, un roman, *Ambre ou les Métamorphoses de l'Amour* et un recueil de nouvelles, *Une fleur dans la nuit*.

Leftah aime le monde de la nuit, ses secrets, ses incertitudes et son « peuple mystérieux et terrible ». Ambre est placé sous le signe des *Mille et Une Nuits* : « *L'aube s'annonça et Shérazade se tut...* » L'arrivée de la lumière marque la mort du récit.

Ambre, la naine qui effrayait les enfants, « étoile errante », est un personnage de la nuit, mais le récit de Mohamed Leftah est ici moins nocturne que dans ses précédents livres. Le narrateur retrouve, après quarante ans, cette naine. Alors surgit « le tableau ressuscité de l'enfance riante et heureuse », tout comme les figures mystérieuses et terrifiantes « qu'avait

côtoyées [son] enfance » – le temps de l'enfance et de l'adolescence est aussi au cœur des nouvelles d'*Une fleur dans la nuit*.

Mais, comme toujours chez Leftah, le récit n'est ni sobre ni linéaire. Il emprunte tous les chemins de traverse de ses obsessions et de sa culture. Le jeu sur le mot « ambre », à la fois matière, parfum, surnom de la naine difforme. La méditation sur l'exil, sur le choix d'une langue d'écriture : « *N'accède-t-on à l'écrit qu'en s'éloignant de sa terre, son idiome et ses dieux vernaculaires ?* » ; est-on constamment « *partagé entre les langues, les imaginaires et les mythes ?* »

Mohamed Leftah cherche inlassablement la réponse, dans le monde arabe, mais aussi chez Ovide, Shakespeare, Montaigne, Rilke et bien d'autres, avec une seule certitude : « *La littérature a toujours été et peut être encore une promesse de bonheur.* »

Mohamed Loakira n'avait, lui, publié jusqu'ici que de la poésie : dix recueils depuis le premier, en 1971, *L'horizon est d'argile* (éd. P. J. Oswald). *L'Esplanade des saints & Cie* est son premier roman, mais c'est plutôt un conte poétique – le récit est scandé par la parole du

conteur – dans une langue très métaphorique, chargée d'adjectifs, un style dont les Français ont perdu l'habitude – sauf parfois lorsqu'ils lisent des traductions de l'arabe – et qui souvent les rebute.

Il faut accepter cet imaginaire, ce rythme, et se perdre à Marrakech, avec le jeune héros, Mamoun, du côté de la place Jama el-Fna, lieu géométrique de

PARTI PRIS

JOSYANE SAVIGNEAU

la comédie humaine, de l'initiation et de la perte, où l'on découvre « *les substrats de l'imagination insoumise, échevelée, où se confondent les sens, le dire, le faire, le salé, l'amer et le suave...* ».

C'est le roman d'apprentissage d'un « *enfant du conte et de la réalité* », qui pourrait se transformer en descente aux enfers. Loakira et son conteur, dont Mamoun, de temps en temps, conteste la parole, ont le sens du portrait – la mère, les sœurs, le père, le terrible frère aîné, Hammouda – et du récit à tiroirs et à plusieurs voix, où la frontière entre

rêve, mythe et réalité devient floue, où, finalement, « *chacun vit dans son monde où l'autre n'est que prétexte* ».

Pour être un homme « *viril* », « *macho* », il faut se déprendre du monde des femmes « *chargées d'or, de perles, de soie, de produits magiques* ». Mais comment ne pas en garder, à jamais, la nostalgie ?

C'est dans un style beaucoup plus sobre que My Seddik Rabbaj – 39 ans, enseignant à Marrakech – raconte, dans *Inch'Allah*, l'histoire tragique et bouleversante d'une famille pauvre, brisée par la mort accidentelle du père. C'est un premier roman de féroce critique sociale, qu'on lit d'une traite.

Moh, ouvrier puisatier, vivait avec sa femme, son fils et sa fille, dans un douar. Un quotidien modeste, mais heureux, rythmé par le travail et, chaque lundi, par les courses au souk – My Seddik Rabbaj excelle dans la description des petits riens, des bonheurs simples, des vies minuscules.

La mort de Moh fait basculer la famille dans la misère. La mère doit accepter que son fils quitte l'école et s'emploie comme berger – il est traité avec une extrême rudesse. La fille, elle, sera domestique chez une femme qui

désigne les pauvres comme des « *bestioles* ». Elle raconte elle-même, à la première personne, son martyre : travaux pénibles, viols répétés... Enceinte, elle est chassée et revient au douar. Mais un retour à la vie paisible est-il encore possible ? ■

AMBRE OU LES MÉTAMORPHOSES DE L'AMOUR, UNE FLEUR DANS LA NUIT, suivi de SOUS LE SOLEIL ET LE CLAIR DE LUNE

de Mohamed Leftah.
Ed. de la Différence, 130 p., 12 € et 110 p., 12 €.

L'ESPLANADE DES SAINTS & CIE

de Mohamed Loakira.
Ed. Marsam (15, avenue des Nations-Unies, Rabat, Maroc), 160 p., 12 €.

INCH'ALLAH

de My Seddik Rabbaj.
Ed. Ubu (26, rue Liancourt, 75014, Paris), 160 p., 13,50 €.

(1) *Demoiselles de Numidie, Ed. de l'Aube.*
(2) *Demoiselles de Numidie, en poche, « Minos », et Au bonheur des limbes (« Le Monde des livres » du 3 mars).*

ZOOM



LES AUTRES, d'Alice Ferney
Théo fête ses 20 ans, et en guise de cadeau d'anniversaire, son frère aîné lui offre un jeu de société intitulé « Personnes et caractères », en exigeant qu'on l'étreigne le soir même en présence de la mère, des amis et des fiancées de chacun. Le jeu consiste à se poser tour à tour des questions indiscrettes afin de dévoiler à tous les protagonistes la façon dont les autres le perçoivent, et le mode d'emploi avertit : « Personnes susceptibles s'abstenir ». On retrouve ici l'acuité, le sens de la conversation et le ton XVIII^e siècle d'un auteur passionné par les secrets de

famille et la comédie sociale. Alice Ferney maîtrise son jeu cruel avec un joli sens du romanesque, usant avec brio du monologue intérieur, puis du dialogue pétillant et enfin de l'analyse par laquelle un narrateur, démiurge de cette partie qui tourne au vinaigre, donne les clés de ce qui fut tu. La troisième tranche du roman, la plus chargée d'émotion, justifie la nomination d'Alice Ferney sur les listes Renaudot et Médicis. *J.-L. D.* Actes Sud, « Un endroit où aller », 532 p., 21,80 €.

LES YEUX DE LA NUIT, de Pierre Kyria
Il y a nombre de mystères dans la vie d'Emile Vanier, à commencer par les circonstances de la disparition de son père, auquel il doit de jouir d'un certain confort matériel. Nonobstant, ce personnage décalé qui « déréalise » son existence dans le même temps qu'elle le sollicite avec force, se sent traqué. Qu'est-ce qui peut bien pousser ce jeune correcteur dans une maison d'édition à passer ses nuits derrière la fenêtre de son vaste appartement de Montmartre ? Qui veut-il débusquer ? Que scrute-t-il en secret ? N'est-il pas « moins naïf que détaché et, sans doute, candidement amoral » ? Et pourquoi, son oncle, un riche expert financier qui fut jadis son tuteur, veut-il à tout prix lui racheter cet appartement ? Tout bascule quand Emile tente de séduire une ravissante Anglaise, Cecilia Burton. Leur rencontre n'est pas le fruit du hasard. L'auteur de *Mademoiselle Sarah* et de *L'Heure froide*, qui est un amoureux de Huysmans, mène son intrigue tambour battant. Et son roman a du charme. C'est rare. *V. R.* Ed. du Rocher, 320 p., 19,90 €.

LA FILLE À LÈVRE D'ORANGE, de France Huser.
C'est une histoire navrante et véridique que raconte France Huser avec le talent attentif et compatissant qu'on lui connaît. Jeanne Hébuterne, la dernière compagne de Modigliani, commente sa souffrance devant la dégradation de l'homme si beau, si charmant et si doué qu'elle ne veut pas, ne peut pas quitter. De Soutine à Picasso, les amis essaient d'aider : en vain. Que peut-on faire quand l'absolu est devenu l'unique ambition et l'alcool le seul remède ? Et que peut tenter la compagne chargée de sa propre croix ? Elle a abandonné leur enfant pour mieux accompagner le père, jusqu'au bout, jusqu'à la double mort. *J. Sn.* Gallimard, 144 p., 14,50 €.

CHEMINS DE FER, de Benoît Duteurtre
Côté la semaine hommes d'affaires et people, Florence, directrice d'une agence de communication, se retire le week-end dans sa maison des Vosges où elle joue les bûcheronnes contemplatives. D'une vie à l'autre, ainsi se dessine l'existence de cette quinquagenaire pétrie de contradictions. Jusqu'au jour où les ravages de la modernité vont faire vaciller ce fragile équilibre. Après l'annonce du déclassement de son train régional, c'est un réverbère puis des poubelles de tri sélectif qui viennent défigurer son paysage, et la poussent à faire le choix d'un combat perdu d'avance. Sans doute parce qu'il n'a su choisir entre le conte bucolique et la satire sociale, Benoît Duteurtre clôt, de manière moins incisive et corrosive, sa trilogie débutée avec *Service clientèle* et *La Petite Fille à la cigarette* (Fayard) sur les affres de la modernité. *Ch. R.* Fayard, 206 p., 17 €.

Deux livres de l'auteur de « La Gloire des Pythre » Le sang noir de Richard Millet

L'ART DU BREF
de Richard Millet

Dessins de Philippe Ségéral,
Gallimard, « Le Promeneur »,
108 p., 14,50 €.

DÉVORATIONS
de Richard Millet

Gallimard, 224 p., 16,50 €.

Richard Millet ne cherche pas à plaire ou à séduire. Sans regarder à droite ou à gauche pour mesurer sa popularité, il creuse son propre sillon, illustrant une certaine conception que l'on pourrait qualifier d'anti-hédoniste de la littérature. Vouloir y reconnaître une veine régionaliste ou passéiste est une sottise.

Deux livres viennent confirmer, s'il en était besoin, la profondeur d'une inspiration âpre et hautaine. Confirmer aussi que l'écrivain a su construire avec assez de conviction, à partir surtout de *La Gloire des Pythre* (POL, 1995, et « Folio »), un territoire mental et géographique, un espace littéraire à la limite du réel et de la fiction. Situé quelque part dans le haut Limousin, avec ses bourgs et ses villages oubliés, ce canton imaginaire a vu surgir des personnages nombreux, hauts en couleur – des couleurs uniformément sombres cependant –, comme nés de ce paysage, hérités d'un monde disparu, avec leurs peurs, leurs violences, leurs instincts, vivant, rêvant et pâtissant aux frontières de la modernité. Cela ne signifie pas que notre admiration pour cette œuvre forte et singulière soit toujours sans mélange ni questions. Le précédent roman de Millet, *Le Goût des femmes laides* (Gallimard, « Le Monde des livres » du 14 octobre 2005) n'avait pas été sans en soulever certaines, installant même un sentiment de gêne.

L'Art du bref est le récit de la vie d'Antoine Coudert « obscur photogra-

*phe ambulant qui avait photographié des gens par dizaine à l'autre bout du plateau de Millevaches », à la fin du XIX^e siècle. Puis, en 1910, à l'âge de 44 ans, obsédé par l'idée de ne pas trouver à se marier, il s'était suicidé en avalant l'un des produits chimiques qu'il utilisait dans son métier. Ce n'est pas une biographie de cet homme disgracié – il avait un pied bot –, de ce « pauvre bougre qui ne se distinguait guère d'un violoneux (...), d'un colporteur, d'un quasi-chemineau », qu'a voulu tracer Richard Millet. « On ne consacre pas impunément sa vie au visage d'autrui... », écrit-il du destin d'Antoine Coudert. Magnifique réflexion sur le surgissement de la photographie dans un monde où l'image était rare et surprenante – on n'avait pas encore inventé sa multiplication... –, *L'Art du bref* est aussi une méditation austère sur le temps, sur « le fait même de vivre », de « dérober à la nuit un peu de lumière éternelle ».*

Supporter le destin

Dévotions est un roman qui puise à la même source. Millet prête à des personnages de fiction, établis toujours dans ce même canton, entre « Ussel, Meymac, Egletons, qui constitue un triangle dont les côtés enserrent une campagne à peu près déserte », le soin de porter, en les amplifiant, des interrogations aussi vives, de supporter un destin qui les dépasse. Là, à Saint-Andiaud, vit Estelle, la trentaine, orpheline de père et de mère depuis l'âge de 10 ans, réduite à une existence sans relief, travaillant aux côtés d'un oncle, homme grossier et borné, dans un hôtel-restaurant au bord d'une route.

Au début du livre surgit celui qu'Estelle, la narratrice, nommera « le maître », en référence à son métier d'instituteur qu'il revient exercer après une autre vie à laquelle il a renoncé sans explication mais avec une détermination farouche : celle d'écrivain. L'hom-

me est taciturne, mystérieux mais humain, attentif à une réalité dont il avait été frustré. A 50 ans, il semble n'avoir pour but que d'oublier, de faire oublier son appartenance passée à l'engance des écrivains, ces êtres « bavards et grimaçants comme des vieilles femmes en train de tisser l'étoffe de leurs linceuls » et de revenir dans le « monde réel ». Sur ce thème, on regrettera un manque d'épaisseur, une menace de tomber dans le poncif. De même, le dénouement du roman emprunte trop à l'actualité des journaux – les « crimes d'honneur » – pour être convaincant.

Estelle va projeter sur « le maître » son désir, son besoin désordonné d'amour et de considération. Cette considération que tout, autour d'elle, lui dispute. « J'étais une petite fille perdue au commencement de la nuit. J'avais envie de rire ; j'aurais aussi bien pu me mettre à pleurer : ma vie ne semblait tenir qu'à cette hésitation. » Mais entre la jeune femme et l'instituteur – « lui qui était revenu de tout et moi qui n'allais nulle part » –, le décalage est trop grand. A l'avidité de la première, l'ancien écrivain ne peut répondre. Il sait en revanche que « certains êtres sont voués au malheur comme d'autres à l'éclat ou à l'insignifiance ».

Comme toujours dans les romans de Millet, une mémoire sans nom commande les destins : « Nous avons beau être de notre temps et vivre dans les conditions matérielles modernes, quelque chose en nous toujours nous inclinera à la mélancolie de nos ancêtres. » Le désir, qui met les corps en mouvement, les aimante, n'est apte à créer aucune harmonie ou plénitude, « la sexualité consistant en une sorte d'éreintement, une apparence de meurtre ». Par la voix égarée de sa narratrice, Millet compose la tragédie d'une obscure fatalité. Sa vision est noire, comme assombrie par une humeur de la même teinte. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

La fine chronique des drames de la vie d'un immeuble Visages de la violence

QUE LA PAIX SOIT AVEC VOUS
de Serge Joncour

Flammarion, 240 p., 16 €.

Dès notre arrivée au dernier étage d'un immeuble vétuste, on est renseigné sur le locataire, narrateur de ce huis clos ouvert à tout vent : « Je suis bien la personne au monde avec laquelle j'aurais passé le plus de temps. » A la fois étrange et banale, l'orthographe de son nom, rarement respectée, le conforte dans l'idée qu'il n'est guère plus qu'« une donnée variable, une approximation ». Le soir, il allume sa « télé comme on demande de l'aide ». Rien dans sa vie ne serait appelé à changer si la spéculation immobilière, la mode des rénovations « tendance » et surtout l'appartement voisin, avec son occupant mystérieux, n'apportaient le trouble dans sa vie, et bientôt la peur quand, sur le palier, une plante

se déplace d'une façon inexplicable. Pour vivre seul, il n'ignore pas son voisinage, M^{me} Brosse, la propriétaire à éviter pour cause de loyer en retard, M^{me} Kinsver, vieille et charmante voisine avec « son rouge à lèvres [qui] lui déborde de gentiment du sourire », le Chinois chez qui il travaille, qui a vite fait fortune et réside « au cœur des quartiers hautement favorisés », et il donne sa place à Hannah, jolie Luxembourgeoise rencontrée sur un banc de la place des Vosges. Mais la belle retourne dans son pays : ils correspondent par SMS et, après une nouvelle rencontre suivie d'une nouvelle séparation, il garde sur son téléphone un texte d'elle, comme on garde une photo, temps de douceur dans la violence.

Le microcosme d'un immeuble est un sujet séduisant. Il permet des portraits plus ou moins réducteurs, prétextes à l'inépuisable critique de notre époque. Serge Joncour va plus loin. Ses personnages ne sont en rien carica-

turaux, supports de justes diatribes sur des travers contemporains. Mais ce roman est d'abord celui de la violence, et l'auteur l'exprime en plaçant son récit en 2003, du moment où l'on se demande si la seconde guerre d'Irak va éclater à celui où elle commence, et qui suit de quelques jours, violence d'un autre ordre, la date où les procédures d'expulsion sont engagées.

Comme un leitmotiv, l'attente de la guerre devient un spectacle à épisodes, en écho à l'anxiété que fait naître la présence quasiment fantomatique d'un voisin de palier. Dès lors, les agressions psychologiques qu'on peut ressentir dans l'immeuble et les horreurs de Bagdad se mêlent en une habile contrepoint que ponctuent tantôt des aphorismes tantôt une citation de George Bush, de Donald Rumsfeld ou de Deng Xiaoping qui rappellent que partout, la violence est présente dans la vie des hommes cependant que, face à elle, « les morts se taisent, les vivants ne veulent pas entendre et les survivants ne peuvent pas parler ».

Le narrateur constate que « chacun est l'enfant du vocabulaire qui l'a inventé ». Il est un bel enfant du sien, Joncour ayant toujours cette qualité d'écriture qui, en l'occurrence, nous fait locataire d'un immeuble, nous installe dans l'esprit de ses occupants. Il développe le mélo sans être mélodramatique, évoque les grands et petits drames sans emphase. C'est aussi cela un talent d'écrivain. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

Les romans de Patrick Rambaud et Laurent Gaudé L'art et la manière

LE CHAT BOTTÉ
de Patrick Rambaud

Grasset, 342 p., 18,90 €.

ELDORADO
de Laurent Gaudé

Actes Sud, 240 p., 18,70 €.

Curieuse rentrée ! D'ordinaire les vainqueurs des saisons précédentes – entendez les lauréats du Goncourt, seul prix qui vous mette hors jeu pour les compétitions à venir – évitent les sorties d'automne qui ne les concernaient plus. Cette année toutefois des auteurs qui connurent les plus nets succès d'un palmarès parfois boudé s'alignent au départ.

Tout semble séparer les romans de Patrick Rambaud et Laurent Gaudé. Quatrième variation sur la geste napoléonienne pour l'un, qui interroge le bref moment entre Thermidor et Vendémiaire où Buonaparte devient Bonaparte ; fable ambitieuse du second sur le drame de l'immigration clandestine et les sûres chères sécuritaires qui transforment la vitrine de l'Europe en piège mortel pour ceux qui rêvent d'y figurer. Force est de constater qu'ils se répondent aussi, l'un livrant les étapes d'une ascension quand l'autre accompagne la dissolution volontaire d'un homme qui dénonce sa mission inhumaine de garde-frontière.

Avec le panache qu'on lui connaît, Patrick Rambaud campe un Paris révolutionnaire, fiévreux, travaillé par la faim, hanté

par le spectre de la terreur, miné par la hantise de la délation. Dans ce climat délétère, que peut espérer un jeune général jacobin, en disgrâce puisque associé au clan robespierriste quand les muscadins croient tenir leur revanche ? Rambaud invente une galerie de personnages très réussie, de la belle Rosalie Delorme, sorte de double de Madame Tallien, épouse d'un thermidorien qui finit en directeur emplumé d'un régime voulu par Barras et décrié sitôt mis en place, au jeune Saint-Aubin, son bouillonnant amant, conjuré royaliste qui succombe cependant, avant tant d'autres, au charme du « Chat botté ». « A la fois très noble et très peuple », Buonaparte y figure le sauveur d'une Convention moribonde face aux manœuvres des nostalgiques de la monarchie mitraillant Saint-Roch, à deux pas des Tuileries.

Justesse de ton

Tel le chat de Perrault, le jeune militaire opportuniste brûle les étapes, mène plusieurs intrigues, politiques et sentimentales, en parallèle. Comme Rambaud, artificier d'expérience qui en remonterait au jeune artilleur en termes d'efficacité stupéfiante. Au fil d'un récit impeccablement conduit, avec un sens de la scène et une justesse de ton sans défaut, on relèvera la subtilité des touches sur la « grande nuit misogyne » qui fit des femmes dès le V^e siècle « des putains ou des mères », avant la « nuit chrétienne » plus sombre encore, imposée par Paul de Tarse.

Chez Gaudé, c'est une femme justement qui va décider de la vie du commandant Salvatore Piracci, chargé à Catane de la surveillance de la frontière maritime de la citadelle Europe. Depuis vingt ans, l'homme intercepte les bateaux chargés de clandestins candidats à l'eldorado qu'ils préfèrent à la misère de leurs origines, sacrifiant tout, jusqu'à leur vie, pour cette aventure suprême.

Lui, impavide, arraisonne, recueille, puis livre ceux qu'il prend dans sa nasse. Jusqu'au jour où une rescapée qu'il a arrachée, prostrée, à la rambarde d'un bateau en perdition vient le trouver pour accomplir la vengeance qu'elle médite contre un de ces hommes d'affaires véreux qui organisent ces convois funestes, modernes négriers. Sa vie bascule soudain et l'inanité de sa fonction lui apparaît si crûment qu'il renonce bientôt à sa mission, son emploi, son nom même, pour s'enfoncer toujours plus avant dans ces terres déshéritées que fuient les candidats au rêve. Pour expier. Pour prévenir aussi de l'inutilité de la fuite. Casandre moderne, il croise ainsi Soleiman, parti du Soudan pour forcer le passage vers l'eldorado, au terme d'un périple brutal.

Si la plume de Gaudé manque de vigueur, si la langue gagnerait à plus de tenue, la maîtrise de la construction, la force de l'argument, le courage du romancier qui s'empare d'un sujet contemporain majeur pour interpeller un lecteur peut-être aussi anesthésié que Salvatore Piracci. ■

PH.-J. C.

chapitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET
vous cherchez un livre épuisé ?
15 millions de livres
tél : 0892 35 01 00
Internet : www.chapitre.com
Sur place : Le Tour du Monde
29 rue de Condé - Paris 6^e
(RER B Luxembourg) * 0,34€/min

ECRIVAINS
Les Editions Amalthée
recherche
de nouveaux auteurs
Envoyez vos écrits :
Editions Amalthée
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

Un passionnant inventaire des professions oubliées, témoignages d'un monde du travail aboli

Arts et métiers perdus

Remailleur de bas, aiguiseur de couteaux, accordeur de violon, porteuse de pain ou liseuse de draps, Juliette chanta naguère ces *Petits métiers* (1993), dont elle prolongeait, avec la malice de Pierre Philippe, la liste de quelques perles : encaisseur de gnons, pinceur de loches, lécheur de vitrine, avorteuse de choux ou gonfleuse de couilles...

Plus sérieusement, mais mue par la même nostalgie pour ces activités perdues et la saveur éventée des mots qui les désignaient, Albine Novarino en propose aujourd'hui un séduisant dictionnaire dont elle justifie le besoin au détour d'une fiction, en guise d'avant-propos, qui nécessite le recours à un lexique spécialisé. Sinon, comment apprécier vraiment ce qui se joue « *les dimanches après-midi, dans les bals, quand les vieilles allaient bon train* » ? « *Il arrivait qu'un acconier fasse valser une bernière, tandis qu'un blondier enlaçait une mieuse alors qu'un couvreur contait fleurette à une effolocheuse de Cours-la-Ville sous le regard indiscret d'un coubassier qui parlait boutique avec un oier et un gaveur alors même qu'une ébouresse et une miroitière faisaient tapisserie.* »

Un monde du travail aboli, dont les outils sont inexorablement relégués au musée, établis muets, manches de bois

DICTIONNAIRE DES MÉTIERS OUBLIÉS DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE d'Albine Novarino, avec la collaboration de Pierre Pothier

Omnibus, 800 p., 27 €.

sionnelle de nos aïeux, patrimoine méconnu aujourd'hui réduit à rencontrer l'amateur de vide-grenier...

Pour ce faire, Albine Novarino a mis à contribution les dictionnaires locaux, les cartes postales anciennes, les dessins modernes et les planches empruntées à l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert que l'éditeur crédite avec humour dans ses remerciements.

On apprendra ainsi que le fourmier – dont le nom est aujourd'hui devenu un patronyme des plus communs – tenait un four à pain, qu'avant d'être des « *viennoiseries* », pains au lait, galettes, chaussons échaudés et croquets n'étaient que des « *darioles* » à Paris,



Rémouleurs d'une coutellerie à Thiers (Puy-de-Dôme), vers 1900. CAP/ROGER-VIOLLET

réalisées par un pâtissier spécialisé, que le *talmenier* n'est qu'un boulanger médiéval ou que le *marchand d'orvietan*, évoqué par Juliette lui aussi, était un inoffensif charlatan, vantant sur les places publiques les vertus d'un élixir composé d'une vingtaine de substances et dont le nom tient à l'origine géographique (Orvieto) de celui qui le composa comme de celui qui en assura le prodigieux succès au XVII^e siècle. Le même souci de dire l'origine a conduit à nommer *dinanderie* la batterie d'ustensiles de cuivre jaune dont la cité bretonne tira sa prospérité à la fin du Moyen Age, et, partant, le métier de *dinander*.

Usages ruraux

Si certains personnages font ainsi irruption dans ce monde éminemment anonyme – réel comme Tabarin, farceur qui fit du temps d'Henri IV les fous rires du Pont-Neuf, ou fictif comme Turcaret, emprunté à Lesage, symbole de grossièreté et de prévarication –, le plus souvent le voyage est sans embûche et le mots au plus près des pratiques.

Certains métiers, d'une extrême spécialisation, sont évidemment obsolè-

tes, du *butinier*, chargé de veiller à la répartition du butin entre les vainqueurs lors des guerres du passé, à la *gommeuse*, qui triait les gommages à Bordeaux chez les négociants engagés dans les flux coloniaux, ou au *bullaire*, qui copiait les bulles papales pour en assurer la diffusion. D'autres ont plus ou moins longtemps conservé leur légitimité, mais leur nom s'est éteint, trop marqué par un usage local, et il n'est guère que le *canut* lyonnais, ouvrier en soierie, qui ait sauvé son identité – le *limousinier*, maçon à l'origine explicite, n'étant plus guère mentionné –, le *sudre* occitan (cordonnier), le *warandeur* de Dunkerque (qui veille à la salaison des harengs avant leur mise en caque), le *gougeart* champenois (valet de ferme), l'*esclotier* dauphinois (fabricant de sabots), le *rabassaire* provençal ou le *rapassier* languedocien pareillement commis au ramassage des truffes...

La plus sûre garantie contre l'oubli, c'est encore la langue du poète. Et si Georges Brassens a su chanter le *tabellion*, notaire des juridictions subalternes de l'Ancien Régime, pour la *Supplique* qu'il compose pour reposer sur la plage de Sète, on rêve du sort qu'il

aurait pu faire à la *tramasseuse*, cette ouvrière chargée de réparer les pipes en terre...

Noms du colportage, de la navigation, de l'atelier – du textile surtout, même si le travail des peaux ou des métaux est aussi très présent – se taillent la part du lion, mais certains usages ruraux parviennent à s'immiscer dans cette galerie industrielle, promu en métier quand ils ne représentent guère que des activités ponctuelles ou des types de vie (*l'alpager*).

Un mot sur le sexe des métiers, généralement mixte, même si les usages sont loin de l'être : bien avant *Carmen*, on ne reconnaît que des *cigarières* et autres *cigaretteuses*. Mais on ne confond pas le *frotteur*, chargé de l'éclat des appartements, et la *frotteuse*, qui est ouvrière en imprimerie. On se défiera ainsi d'autres faux amis : *hongreur* et *hongrieur*, *cirier* et *ciergier*...

Comme l'auteur ne manque pas de malice, elle a admis le *parasite* au rang des métiers oubliés, comme Juliette célébrait le *faiseur de mauvais sang*, la *fileuse de diarrhée* ou la *bourreuse de mou*. Le monde tel qu'il ne se démode pas, en somme. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Fénelon et la querelle sur le quiétisme
Vertus de la passivité

LA TRADITION SECRÈTE DES MYSTIQUES, de François de Fénelon.

Texte établi et présenté par Dominique et Murielle Tronc, éd. Arfuyen, « Les Carnets spirituels », 216 p., 19 €.

Ce texte de Fénelon est l'une des pièces importantes de la querelle sur le quiétisme qui enflamma les esprits dans les toutes dernières années du XVII^e siècle. Après la révocation de l'édit de Nantes et sous l'influence de Madame Guyon, l'archevêque de Cambrai (à partir de 1695) professe une foi et une mystique qui irritent à la fois les autorités religieuses, Bossuet en tête, et les politiques. En 1694, il rédige un texte intitulé *La Gnostique de saint Clément d'Alexandrie*. Sous ce titre peu explicite pour les lecteurs d'aujourd'hui et que l'éditeur a choisi de ne pas reprendre, Fénelon pensait remonter aux sources même du christianisme. Il établit ainsi une généalogie de ce « gnostique » qui, selon Clément d'Alexandrie, Athénien du II^e siècle né dans le paganisme, « paraît avoir une grande conformité avec l'homme spirituel de saint Paul ».

Le gnostique est donc le modèle accompli de cet homme de foi qui se met dans un état de pure oraison passive et d'« *entière souplesse à toutes les volontés que Dieu imprime* ». Fénelon poursuit : « *Sa contemplation est infuse et passive, car elle attire le gnostique comme l'aimant attire le fer, ou l'ancre le vaisseau : elle le contraint, elle le violente pour de bon ; il ne l'est plus par choix mais par nécessité.* »

L'autorité de Madame Guyon est évidemment prépondérante dans ce texte vif et subtil, polémique aussi à l'égard des « *docteurs* » qui voudraient ne voir dans cette conception de la mystique que des « *exagérations mises au hasard* ». Le « *gnostique* », selon Fénelon, est « *dans l'état apostolique, et suppléant à l'absence des apôtres, non seulement il enseigne à ses disciples les profondeurs des Écritures, mais encore il transporte les montagnes et aplanit les vallées du prochain.* » C'est dire la vocation à laquelle il est appelé ! ■

P. K.

Signalons également, dans la même collection, *Écrits des maîtres soufis*, I, de Stéphane Ruspoli, traduction et présentation de Najm Kubrà, 174 p., 17 €.

Jacques Le Goff explique le Moyen Age aux plus jeunes dans un petit essai riche et stimulant
Jeunesse de l'Occident

LE MOYEN ÂGE EXPLIQUÉ AUX ENFANTS

de Jacques Le Goff, avec Jean-Louis Schlegel

Seuil, 160 p., 8 €.

Long (au moins dix siècles, voire treize pour ceux qui ne le terminent qu'avec les révolutions du XVIII^e siècle), beau ou obscur, le Moyen Age n'en finit plus de jouer de contrastes radicaux. Violent et intolérant à coup sûr, religieux aussi, il est également le moment où se formule un discours irénique et où la société, peu à peu, se laïcise sans retour, et avec elle, la science comme l'art.

C'est ce qu'en termes simples le médiéviste Jacques Le Goff fait comprendre aux enfants de la fin du primaire ou à l'orée des années collège dans un petit livre stimulant mené comme une conversation où la curiosité et la logique garantissent un savoir précis, articulé et imagé.

On savait l'historien habile à l'exercice. Il y a dix ans déjà, il livrait un album souple, *L'Europe racontée aux jeunes* (Seuil, 1996) où son engagement européen s'affirmait sans détour. Il est là, inchangé, dans cette présentation curieuse et didactique. Certes, au fil des pages, il est naturellement question de chevaliers, de serfs, de dames et de courtoisie,

de châteaux – de moins en moins fortifiés sitôt que le lieu devient une résidence noble plutôt qu'une forteresse –, de cathédrales aussi, de villes naissantes et de bourgeoisie en devenir, de clercs et de laïcs, de rois et d'empereurs, de papes et de croisades, d'impies, mécréants ou hérétiques, sarrasins et cathares, de démons et d'anges comme de dragons et de fées, puisque l'imaginaire chrétien conserve une place de choix à ce merveilleux teinté de paganisme qui baigne le monde médiéval.

Corriger les fables admises

Mais qu'on ne s'attende pas à un livre d'images convenues. Le Goff tient à corriger les fables admises : Louis IX meurt en odeur de sainteté devant Tunis en 1270, mais du typhus et non de la peste, Charlemagne n'est pas le précurseur d'une école publique et obligatoire, ni les cathédrales des jeux de piste pour atteindre un quelconque savoir ésotérique ! Aux légendes, noires ou dorées, il substitue une perception plus anthropologique (« *Le Moyen Age est une grande époque de paroles et d'expression corporelle* »), où le symbolique tient au nom – Le Goff a l'astuce

de livrer succinctement des pistes étymologiques pour aider à l'acquisition d'un vocabulaire inusité à l'âge du lecteur qu'il espère –, à l'objet et au bâtiment (sceptre, main de justice, crécelle, donjon ou maladrerie, enfer, purgatoire ou paradis)...

Campant le chrétien en *homo viator*, voyageur sur terre en quête de savoir, de profit ou de salut, étudiant, chevalier errant, commerçant ou pèlerin, le médiéviste insiste sur le dynamisme d'une période troublée mais captivante comme un roman – et s'il cite Walter Scott, il évoque la Vierge Marie comme le quatrième élément de la Trinité en s'appuyant sur Dumas (« *Cela fait un peu penser aux "trois mousquetaires" qui étaient en fait quatre...* »).

Dénonçant en citoyen d'aujourd'hui des « *fautes* » – la lutte contre les hérétiques, le rejet des juifs, l'aventure de la croisade qui sont autant de refus de l'Autre –, il choisit toutefois pour voir ce long moment comme le creuset de l'unité européenne et la première esquisse de l'identité de l'Occident. Un petit livre pertinent et impeccable, deux vertus exemplaires dans une collection populaire mais inégale. ■

PH.-J. C.



Laurence Cossé

Vous n'écrivez plus ?

nouvelles



Écrire n'a jamais transformé la vie, ni arraché qui que ce soit à l'humaine et infirme condition. Le constat serait amer s'il n'y avait l'humour de Laurence Cossé et son attrait pour la face cachée des êtres et des destins, si touchante, souvent, si incongrue qu'on se dit : cela ne s'invente pas.

Gallimard

La librairie LES CAHIERS DE COLETTE
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^{ème} - Tél. 01 42 72 95 06
débat avec **PASCAL BRUCKNER**
La Tyrannie de la pénitence
et **DANIEL LÉCONTE**
Camus, si tu savais
le vendredi 27 octobre à partir de 18h.

lecture-débat avec **LAURE MURAT**
Le Troisième sexe
et **MONIQUE NEMER**
La Séduction de Corydon
le samedi 28 octobre à partir de 17h30

Cinquante ans après, la Hongrie commémore sa révolution inachevée, tournant de l'histoire des démocraties populaires

Un printemps assassiné

LES HÉROS DE BUDAPEST,
de Phil Casoar et Eszter Balasz.
Les Arènes, 260 p., 49 €.

BUDAPEST 1956. LA RÉVOLUTION,
photographies d'Erich Lessing, textes de
François Fejtő, György Konrad (traduit du
hongrois par Miklos Konrad) et Nicolas Bauquet.
Ed. Biro (11, rue des Arquebusiers, 75003),
250 p., 49 €.

**BUDAPEST 56 : LES 12 JOURS QUI ÉBRAN-
LÈRENT L'EMPIRE SOVIÉTIQUE,**
de Victor Sebestyen
Traduit de l'anglais par Johan-Frédéric Hel Guedj,
Calmann-Lévy, 442 p., 23,90 €.

**BUDAPEST 56 :
la tragédie telle que je l'ai vue et vécue,**
d'André Farkas.
Tallandier, 286 p., 21 €.

LE PRINTEMPS EN OCTOBRE,
d'Henri-Christian Giraud.
Le Rocher, 810 p., 24 €.

La Pologne bouge. Budapest s'enflamme. Le spectacle des jeunes révoltés de 1956, s'opposant aux chars soviétiques avec des cocktails Molotov, bouleverse l'opinion mondiale. A Paris même, des dizaines de milliers de manifestants crient leur dégoût.

Un demi-siècle plus tard, qu'a-t-on retenu de cette révolution assassinée, lors de laquelle un peuple, réconcilié avec lui-même, aura réussi en quelques jours à isoler l'Etat policier et à se former en conseils pour inaugurer une démocratie nouvelle ? Si l'insurrection de Budapest, souvent comparée à la Commune, reste dans les mémoires comme la première révolution antitotalitaire du bloc de l'Est, sa double dimension – à la fois antistalinienne et anticapitaliste – lui confère une portée universelle. Car 1956 n'a pas seulement contribué à révéler la vraie nature du « socialisme réel ». L'un de ses aspects les plus remarquables tient dans la convergence entre un mouvement intellectuel contestataire et un mouvement ouvrier spontané, rencontre qui débouchera sur la formation d'innombrables comités révolutionnaires, chaque localité, chaque corps de métier se dotant de son propre conseil. « *La révolution hongroise n'est pas hongroise, elle est la révolution de notre temps. Elle concerne les peuples de l'Est comme de l'Ouest* », écrivait ainsi Claude Lefort en 1976, ajoutant que « *la vérité de son enseignement* » devrait s'imposer à ceux-là mêmes qui n'ont pas connu l'expérience du communisme.

Trois récits de journalistes aident à reconstituer ces « *12 jours qui ébranlèrent l'empire soviétique* » : ceux de Henri-Christian Giraud et du Britannique Victor Sebestyen (né à Budapest et qui s'exila avec sa famille en 1956), ainsi que le témoignage oculai-

re d'André Farkas, journaliste à l'époque. Tous reviennent à juste titre sur la terreur de masse qui s'abattit sur la Hongrie après 1948 et explique la violence du soulèvement : camps d'internement, censure, collectivisation et industrialisation à pas forcés, russification de la culture, etc. Mais l'Octobre hongrois s'inscrit aussi dans l'ombre portée du XX^e congrès du Parti communiste soviétique (février 1956), lors duquel Khrouchtchev dénonce les crimes de Staline. Après la Pologne, où des émeutes conduisent à la chute du gouvernement, un vent de dégel commence à souffler sur la Hongrie. Dès l'été, en effet, l'effervescence gagne les milieux intellectuels réformistes, tandis que, début octobre, 300 000 personnes assistent en silence aux obsèques solennelles de l'ex-ministre Laszlo Rajk, exécuté en 1949 à la suite du premier grand procès stalinien d'après-guerre. Mais c'est surtout la manifestation du 23 octobre, en signe de solidarité avec les Polonais, qui marque le début de la révolution.

Acte I : après avoir rédigé un manifeste en 16 points, plusieurs milliers d'étudiants, partis de l'université, s'ébranlent vers la place du Général-Jozef-Bem, héros polonais du « printemps des peuples » de 1848, tandis qu'un second cortège marche vers la statue du poète Sándor Petőfi. A chaque coin de rue, des gens de toutes conditions viennent grossir leurs rangs : ouvriers, fonctionnaires, soldats, lycéens, simples passants, communistes et anticommunistes. La foule, qui réclame notamment le rétablissement du multipartisme et la libération des prisonniers politiques, marche ensuite vers le Parlement, où 250 000 personnes se sont déjà rassemblées. De là, les uns se rendent à la Maison de la radio, tandis que d'autres entreprennent de déboulonner l'immense statue de Staline. Un nouvel acteur entre en scène, pas du tout prévu par les bureaucrates du parti : le peuple. Dans la soirée, le discours du premier secrétaire du parti, Ernő Gerő, qui s'élève contre les « *fascistes* », sonne comme une provocation. La manifestation bascule vers l'émeute, l'armée et la police régulière fraternisent avec les rebelles. Pris de panique, le gouvernement fait appel à la garnison soviétique, qui provoque un massacre.

Chaos sanglant

Le lendemain, le 24, Budapest sombre dans un chaos sanglant : les chars tirent sur les insurgés, qui ripostent, et l'agitation se répand dans l'ensemble du pays. C'est à ce stade qu'Imre Nagy, un réformateur favorable à un « *socialisme à visage humain* », est enfin nommé premier ministre. Quelques jours plus tard, Moscou annonce le retrait de ses troupes. Une atmosphère de liesse règne à Budapest... Elle sera de courte durée.



Quatre insurgés dans les rues de Budapest, en plein soulèvement. ERICH LESSING

Acte II : à l'aube fatidique du 4 novembre, 2 500 chars, 1 000 véhicules blindés et 75 000 soldats soviétiques réinvestissent la capitale hongroise. La puissance de feu mobilisée viendra rapidement à bout de la résistance héroïque des insurgés, qui, un peu partout, dressent des barricades. Les combats de rue redoublent de violence, des centaines d'immeubles sont pulvérisés et de nombreux cadavres, parfois recouverts de chaux, jonchent le pavé. Budapest devient le théâtre de scènes dignes de la seconde guerre mondiale. Le 10, les armes se taisent. Lourd bilan, estimé, parmi la population, à 3 000 ou 4 000 victimes – un mort au combat sur deux avait moins de 30 ans, un sur six était une femme – et 20 000 blessés, sans compter les centaines d'exécutions qui suivront les événements, dont celle d'Imre Nagy, en 1958. Pour échapper à la répression, 200 000 Hongrois quittent le pays. Le monde libre, lui, ne bougera pas.

Deux beaux livres, tous deux magnifiquement illustrés, permettent de revivre au plus près le drame de ce rêve brisé. Dans *Budapest 56*, l'éditeur d'art parisien Adam Biro, lui-même né à Budapest, a rassemblé deux cents clichés en noir et blanc du grand photographe autrichien Erich Lessing. La bonne idée : montrer la Hongrie communiste, puis l'insurrection triomphante et enfin les images poignantes de son écrasement et de ses lendemains. On y lira aussi un très beau récit du romancier et ex-dissident György Konrad, qui raconte pour la première fois la façon dont lui-même vécut ces journées à la faculté de lettres, fusil à l'épaule.

Le plus étonnant et le plus original reste *Les Héros de Budapest*. Ou comment le journaliste fran-

çais Phil Casoar et sa complice, l'historienne hongroise Eszter Balasz, eurent l'idée, à la fin des années 1990, de retrouver les deux protagonistes d'une photo prise pendant l'insurrection et attribuée à tort à Jean-Pierre Pedrazzini, le photographe vedette de *Paris Match*, mort des suites de ses blessures le 7 novembre 1956. Cette photo fit le tour du monde. On y voit un garçon et une fille à peine sortis de l'adolescence. Lui, le regard doux et la mitraillette en bandoulière, fait un peu penser à James Dean. Elle, blessée, porte un pansement à la joue. Mais qui étaient-ils ? Que leur est-il arrivé ensuite ? Le livre raconte les six années d'enquête qu'il a fallu aux coauteurs pour percer le mystère de ce couple emblématique, promu au rang d'icône révolutionnaire. Une folle et passionnante épopée qui les conduira jusqu'au Canada et en Australie, et dont on suit avec un intérêt croissant les multiples rebondissements, tous plus inattendus les uns que les autres.

Par son graphisme, remarquable, mais aussi par la qualité du texte, ce livre inclassable tient à la fois du reportage, du document, de la recherche historique et de l'art du portrait, le tout enchâssé dans une iconographie incroyablement riche – plan pliable du Budapest de 1956, photos en couleurs et en noir et blanc, reproduction de journaux et d'affiches de l'époque, fac-similés de divers documents retrouvés aux archives... Au-delà, il jette une extraordinaire lumière sur ces milliers de gavroches des faubourgs dont beaucoup n'avaient pas encore 15 ans. Un superbe hommage aux héros méconnus de cette tragique « révolution des enfants ». ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

ZOOM

LA HONGRIE LIBÉRÉE.
Etat, pouvoirs et société après la défaite du nazisme,
de Julien Papp
Alliée de l'Allemagne pendant la seconde guerre mondiale, libérée dès septembre 1944 par une armée rouge qui se mua bientôt en force d'occupation, la Hongrie ne fut véritablement placée sous la tutelle de Moscou qu'en septembre 1947. Plutôt que de revisiter ces trois années à l'aune d'une soviétisation inéluctable, Julien Papp réintroduit de la contingence dans le cours des événements en montrant que cette « *transition démocratique* » fut celle de tous les possibles. *Th. W.*
P. U. de Rennes, 366 p., 20 €.

LES FRÈRES RAJK,
de Duncan Shiels.
L'histoire des frères Rajk

concentre, à elle seule, le drame de l'Europe centrale au XX^e siècle. Des deux, Laszlo est assurément le plus connu : ancien combattant de la guerre d'Espagne, puis héros de la seconde guerre mondiale, il deviendra après-guerre le deuxième personnage du nouvel Etat communiste. En 1949, son destin bascule : arrêté, torturé, puis jugé lors d'un procès truqué, il est pendu quelques mois plus tard. Sa réhabilitation officielle marquera, début octobre 56, le coup d'envoi de la révolution. Endre, l'ainé de Laszlo, deviendra pour sa part membre du gouvernement des Croix-Fléchées avant de trouver refuge en Allemagne. Les deux frères ennemis ne s'en sauveront pas moins mutuellement la vie. C'est cette étonnante saga familiale que raconte ici avec talent Duncan Shiels, même si plusieurs erreurs émaillent l'ouvrage (ainsi Trotski n'est-il pas mort en 1929 mais en

1940...). Une très belle idée malgré tout, d'autant qu'elle nous emmène jusqu'à aujourd'hui : Laszlo Rajk « junior », âgé de cinq mois lors de l'arrestation de son père, deviendra en effet l'une des figures les plus charismatiques de l'opposition démocratique des années 1980. *A. L.-L.*
Traduit de l'anglais par Florence Labryère, Buchet-Chastel, 308 p., 20 €.

UNE PASSION FOUDROYÉE
Lettres d'amour,
Paris 1955-Budapest 1956,
de Jean-Pierre et Annie Pedrazzini
Mortellement blessé à 29 ans, alors qu'il couvrait la révolution hongroise pour *Paris Match*, la fin tragique de Jean-Pierre Pedrazzini marque aussi celle de l'amour fou qui liait le photographe à sa toute jeune épouse. « *Pedra* » étant souvent parti en reportage à l'étranger, ils s'écrivaient beaucoup. Ce sont

ces lettres à ce jour inédites que présente aujourd'hui la fille d'Annie. Un témoignage unique sur la personnalité d'un grand reporter-photographe. *A. L.-L.*
Ed. Michalon, 205 p., 18 €.

LE ROMAN DE BUDAPEST,
de Christian Combaz
De l'établissement des tribus magyares sous la férule d'Arpad et de ses descendants – dont Etienne I^{er}, premier roi chrétien de Hongrie – à l'occupation ottomane, des périodes angevines puis Habsbourg jusqu'à l'invasion soviétique, c'est toute l'histoire de Budapest que relate Christian Combaz. Aussi passionné que passionnant, ce roman d'une ville écartelée entre Orient et Occident, offre également d'émouvants portraits de Franz Liszt, Sissi, reine de Hongrie, ou encore du collectionneur et galeriste Tibor de Nagy, dédicataire de ce livre. *Ch. R.*
Le Rocher, 238 p., 19,90 €.

FRANÇOIS VALLEJO

QUEST
ROMAN

une réussite

Claire Julliard
Le Nouvel Observateur

Viviane Hamy

ÉDITIONS
Viviane Hamy



François Fejtö : « Les Soviétiques se doutaient qu'ils auraient les mains libres »

Son ami Edgar Morin l'a défini comme un « métis culturel » : juif baptisé catholique, né en Hongrie au temps des Habsbourg, enfermé pendant un an dans les geôles de l'amiral Horthy pour appartenance à un cercle d'étudiants communistes, François Fejtö vit en France depuis 1938. Ancien journaliste à l'AFP, collaborateur d'*Esprit*, des *Temps modernes* et de *Commentaire*, il s'est affirmé comme l'un des meilleurs spécialistes d'une « Mitteleuropa » dont il parle ou comprend toutes les langues. A 97 ans, ce social-démocrate qui a passé sa vie à dénoncer tous les totalitarismes publie une version mise à jour de son classique *1956, Budapest, l'insurrection* (Complexe, 218 p., 10,50 €).

La mort de Staline, le 5 mars 1953, a fait naître dans le bloc soviétique un espoir de « dégel ». Pourtant, ni en RDA en 1953 ni en Pologne en 1956 le mécontentement n'a débouché sur un soulèvement analogue à ce que connut la Hongrie. Pourquoi ?

En juin 1953, la « direction collégiale » qui succéda à Staline décida de placer Imre Nagy à la tête du gouvernement hongrois. Celui-ci dénonça avec vigueur la politique de son prédécesseur Matyas Rakosi, libéra les prisonniers politiques, promit de relever le niveau de vie et autorisa les paysans à sortir des coopératives pour devenir des petits propriétaires. Mais la situation était ambiguë car Rakosi restait le chef du parti. En mars 1955, Nagy fut mis à l'écart. Cette éviction fut mal comprise car l'URSS continuait de donner des signes de « dégel » : promesses de « déstalinisation » ; réconciliation avec Tito, qui défendait en Yougoslavie un communisme non inféodé au Kremlin ; retrait des troupes soviétiques d'Autriche (ce qui donnait des idées aux Hongrois, liés aux Autrichiens par leur passé commun). A Varsovie, le parti eut l'intelligence de confier le pouvoir à Gomulka, qui était une sorte de Nagy polonais. Mais, à Budapest, la nomination à la tête du parti de Gerö, un stali-

nien pur et dur, fut vécue comme une provocation et mit le feu aux poudres.

Comment expliquer la violence de l'intervention soviétique ? Dans la préface à votre nouvelle édition, vous insistez sur la responsabilité des Occidentaux...

Les Soviétiques se doutaient qu'ils auraient les mains libres pour envoyer leurs chars sur Budapest. Les Américains leur ont fait savoir par l'intermédiaire de leur ambassadeur à Moscou qu'ils considéraient les événements de Hongrie comme une affaire interne au bloc communiste. Les Hongrois se sentirent trahis car, pendant des années, la propagande américaine – notamment sur les ondes de Radio Free Europe – n'avait cessé d'encourager les « nations captives » d'Europe de l'Est à se libérer du joug soviétique. En fait, les Américains étaient partisans du statu quo. Il faut ajouter que la révolution hongroise eut lieu au moment de la crise de Suez. Celle-ci rendait impossible toute initiative commune des Occidentaux. Les Américains désapprouvaient l'intervention militaire des Français et des Britanniques. Quant à ces derniers, ils n'avaient pas intérêt à provoquer les Soviétiques, ce qui aurait eu pour effet de renforcer l'alliance du Caire et de Moscou.

A l'époque, vous viviez à Paris. Quels souvenirs gardez-vous des réactions des intellectuels français ?

On lit souvent que 1956 a fait basculer beaucoup d'intellectuels communistes dans l'autre camp. Ce n'est pas faux, mais les choses sont plus compliquées. Je vais vous donner un exemple. Juste après l'intervention soviétique, j'ai organisé un dîner chez moi avec Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, l'ambassadeur de Pologne – un ami de Gomulka – et le correspondant à Paris du quotidien officiel de Varsovie. Sartre était révolté par l'attitude des Soviétiques et il écrivit pour mon livre *La Tragédie hongroise* [publié en décembre 1956] une préface très élogieuse, dans laquelle il exprimait sa solida-

rité avec les Hongrois. Mais, un an plus tard, je vis qu'il participait à l'Association France-URSS. Je lui fis part de mon étonnement : « Fejtö, vous ne me comprenez pas, me répondit-il. Vous savez que je suis un révolutionnaire. Comment voulez-vous faire la révolution, ici en France, sans les communistes ? »

En Hongrie, le cinquantenaire est célébré alors que l'opposition réclame la démission du premier ministre social-démocrate Ferenc Gyurcsany, qui a reconnu avoir menti sur la situation économique du pays pendant la dernière campagne électorale. Il semble que les cérémonies fassent déjà l'objet de récupérations politiques...

La Hongrie postcommuniste s'est construite en partie sur la célébration des martyrs de 1956. Le gouvernement du jeune et brillant Gyurcsany souhaitait une commémoration nationale unie. Mais l'opposition de droite menée par l'ancien premier ministre Viktor Orbán n'accepte toujours pas le résultat des urnes. Cette droite populiste, antiparlementaire, et sournoisement antisémite, qui fédère les bourgeois conservateurs et quelques nostalgiques du fascisme, propose une lecture bien à elle d'octobre 1956 : la figure de Nagy disparaît et l'insurrection est simplement présentée comme un soulèvement anticommuniste. Or aucun manifestant ne souhaitait à l'époque rétablir la monarchie ou le capitalisme ! Orbán a perdu les élections législatives, mais il espère déstabiliser par la rue le premier ministre, accusé d'avoir menti aujourd'hui comme les communistes hier. Il va jusqu'à dénoncer l'appartenance de Gyurcsany aux cadres des Jeunesses communistes dans les années 1980. Sous un soleil printanier, lundi 22 octobre, cette droite a laissé faire ses éléments radicaux. Elle peut se glorifier d'avoir, au centre de Budapest, déplacé sur 100 mètres un tank soviétique, relique de la révolution, et saccagé les abords de la grande synagogue. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS WIEDER

Les revues interrogent les mémoires du soulèvement hongrois

Plus que dans les ouvrages édités pour la circonstance, c'est dans les revues qu'on trouvera cet automne les analyses les plus neuves sur la révolution hongroise de 1956. Plusieurs numéros spéciaux permettent ainsi d'accéder, souvent pour la première fois en français, à des travaux qui tiennent compte des recherches effectuées dans les archives de l'ancien bloc soviétique, accessibles depuis une quinzaine d'années.

Très riche est, à cet égard, la dernière livraison de *Communisme* (n° 88-89, 22 €), revue fondée en 1982 par Annie Kriegel (1926-1995), dont il était logique qu'un numéro soit consacré aux événements de 1956. C'est en effet l'arrivée des chars soviétiques à Budapest qui décida l'historienne, comme beaucoup d'autres, à quitter le Parti communiste. Ce numéro, qui s'ouvre sur un inventaire historiographique savamment établi par Nicolas Bauquet, revient

notamment sur les origines de l'insurrection.

Celles-ci sont aujourd'hui mieux connues. Elles sont liées en partie aux volte-face des dirigeants soviétiques qui succédèrent à Staline en 1953. Leur politique erratique eut des effets déléterés : en louvoyant entre promesses de réformes et menaces de mise au pas, Moscou ne réussit qu'à attiser les mécontentements dans les pays satellites. Jusqu'à l'étincelle que fut l'ébruitement du « Rapport secret » présenté par Nikita Khrouchtchev au XX^e congrès du Parti communiste soviétique en février 1956. Bien que la dénonciation des crimes de Staline y fût très sélective, la démarche était suffisamment inédite pour « catalyser la révolte », comme le rappelle Stéphane Courtois.

Autre thème étudié par les historiens de la nouvelle génération : l'écho de la révolution hongroise à l'étranger. Plu-

sieurs cas sont abordés dans le numéro de *Communisme*. Comme celui de la Roumanie, où le régime réprima sévèrement les Hongrois de Transylvanie en surévaluant le danger de contagion révolutionnaire. Une lecture « ethnique » des événements lourde de conséquences : le pouvoir tirera prétexte des événements de 1956 pour juguler les minorités nationales et religieuses, prélude à une politique de « roumanisation » qui culmina quelques années plus tard sous l'égide de Nicolae Ceausescu.

Exemple roumain

L'exemple roumain rappelle que l'appartenance des pays d'Europe de l'Est à un même ensemble géopolitique n'a pas estompé, pendant la guerre froide, les lignes de fractures héritées de l'histoire. La Tchécoslovaquie en offre une autre illustration. Dans un passionnant article de *Matériaux pour l'histoi-*

re de notre temps – dont le dernier numéro, foisonnant, mêle analyses et témoignages sur la Hongrie de 1956 (n° 83, 14 €) –, Muriel Blaise explique pourquoi les Tchécoslovaques n'ont pas soutenu leurs « camarades » hongrois.

Si le niveau de vie plus élevé à Prague qu'à Budapest ne créait pas des conditions aussi favorables à une révolte populaire, les facteurs socio-économiques n'expliquent pas tout. Pour prévenir les risques de soulèvement, le régime réveilla de vieux préjugés anti-hongrois. Les insurgés furent présentés comme des nationalistes contre-révolutionnaires, des suppôts de l'irréductible magyar. De sorte que l'intervention soviétique fut accueillie avec soulagement par la majorité de la population : en étouffant les supposées velléités expansionnistes de Budapest, Moscou fut salué comme le garant de l'intégrité territoriale tchécoslovaque.

La mémoire de la révolution de 1956, dans un pays où l'histoire reste un enjeu politique important, est largement abordée par *La Nouvelle Alternative* (n° 69-70, 18 €), revue spécialisée depuis vingt ans sur l'Europe centrale et orientale. On ne saurait trop recommander la lecture de ce numéro qui, au-delà d'un « examen de conscience » sur le passé communiste, brosse un tableau très complet de la vie politique, des

tensions sociales et des dynamiques culturelles à l'œuvre dans la Hongrie d'aujourd'hui. ■

T. W.

Signalons l'entretien accordé par Arthur Kriegel à *Histoire & Liberté* (n° 28, 13 €), revue éditée par la Bibliothèque d'histoire sociale (Fondation Souvarine) de Nanterre, dont le dernier numéro revient sur les réactions des intellectuels français aux événements de 1956.

Comment peut-on être magyar ?

LES HONGROIS, MILLE ANS D'HISTOIRE
de Paul Lendvai

Traduction de l'allemand et du hongrois par Georges Kassai et Gilles Bellamy, éd. Noir sur blanc, 678 p., 28 €.

Pour comprendre la complexité du soulèvement populaire d'octobre 1956 et de la contre-révolution, au sens propre du terme, menée par les forces soviétiques quelques jours plus tard, il n'est pas inutile de revisiter les événements à la lumière de l'histoire millénaire de la Hongrie. La publication en français du livre de Paul Lendvai arrive à point pour combler une lacune. Les Magyars sont un peuple peu connu en France. On en sait généralement peu de chose, mis à part la révolution de 1956, qui eut un fort impact sur les intellectuels « progressistes » ou le fameux « communisme de la goulasch » inventé par Khrouchtchev, ou encore l'ouverture des frontières occidentales de la Hongrie, qui donna le coup de grâce au « rideau

de fer » et précipita la réunification allemande. Mais qui pourrait répondre à la question : qu'est-ce qu'un Hongrois ? A dire vrai, les Hongrois eux-mêmes n'ont cessé de se le demander au cours des siècles.

Paul Lendvai est né à Budapest, qu'il a quittée après 1956 pour l'Autriche, où il est devenu un des journalistes les plus en vue de la télévision et un spécialiste de l'Europe centrale et balkanique. Il rappelle quelques réponses apportées par des fils célèbres de la Hongrie. Arthur Koestler : « *Etre hongrois constitue une névrose collective.* » L'écrivain Tibor Déry : « *Un funambule qui danse au-dessus des catastrophes.* »

Car ce peuple venu d'Asie avec les dernières vagues de migration, à la fin du IX^e siècle, a été à plusieurs reprises menacé de disparition. Après avoir été une des grandes puissances européennes du Moyen Age, la Hongrie est tombée sous le joug ottoman après la défaite de Mohacs, en 1526. Ses voisins l'avaient abandonnée au sultan. Ce ne sera pas la dernière fois que les Occidentaux seront responsables de son sort funeste. En

1920, le traité de Trianon, dont le nom reste associé pour les Magyars au dépeçage de leur Etat, réduisit des deux tiers le territoire et laissa deux Hongrois sur trois en dehors des nouvelles frontières nationales. Leur tort est d'avoir été liés aux Habsbourg depuis 1867 dans la double monarchie.

Si, avant la première guerre mondiale, un quart de la population hongroise appartenait à des « minorités » (allemande, juive, slave, etc.), la langue a toujours été un puissant facteur d'identification. C'est à la fois trop peu, puisque tous ceux qui parlent hongrois ne vivent pas en Hongrie, et trop, car la revendication linguistique nourrit les tendances irrédentistes, toujours présentes, comme le montrent certains slogans criés ces jours-ci par la foule de Budapest. Bon connaisseur de la charge explosive représentée par les nationalités dans les Balkans et l'Europe centrale, Paul Lendvai ne voit d'autre solution que l'octroi de l'égalité des droits à toutes les minorités dans les frontières actuelles des Etats de la région. ■

DANIEL VERNET

Monique Nemer
Corydon citoyen
Essai sur André Gide et l'homosexualité

"Une élégance d'esprit et une conviction qui gagnent son lecteur, tant elle est documentée, argumentée à la fois avec nuances et fermeté."
Michel Contat,
Le Monde des Livres

Gallimard

ZOOM

LE PERROQUET DE BUDAPEST, d'André Lorant Budapest, mai 1997. De la gare de l'Est, André Lorant s'apprête à quitter une nouvelle fois la Hongrie. Sa patrie ? Sans doute pas. Né dans la capitale en 1930, il est étranger à sa terre d'origine, parce que juif et bourgeois. Double malédiction dans un pays soumis dans les années 1930 à la menace des Croix fléchées, version locale des nazis, puis à la tutelle soviétique. Lorant s'est toujours défié de ce « royaume des ogres dévoreurs d'enfants ». Echappant par miracle à la « nasse de la Mort », c'est de la même gare qu'il est parti, en décembre 1956, renvoyé de l'université et tenu pour « ennemi de la classe ouvrière ». Le pèlerinage qu'il tente quarante et un an plus tard à l'occasion d'un voyage universitaire tourne au fiasco. Pris au piège de son passé, Lorant comprend qu'il a construit sa vie autour d'une mémoire qu'il a évitée et qui, là, le rattrape, le submerge, l'écoeure enfin. Cette autobiographie terrible est habitée par la nostalgie d'une Europe disparue qu'a chantée Zweig, la morbidité en moins. Ph.-J. C. Ed. Viviane Hamy, « bis », 288 p., 9 €

BAZAR MAGYAR, de Viviane Chocas Dans ce premier roman savoureux, à tonalité autobiographique, Viviane Chocas, journaliste à *Madame Figaro*, relate la quête singulière de Klara. Née en France de parents hongrois (très beau chapitre sur leur fuite en 1956), la petite fille ne sait rien de leur histoire derrière le rideau de fer. C'est par les mets et les mots qu'elle va reconstituer leur histoire, et recomposer son identité. On croque à pleines dents dans ce récit drôle, poignant, piquant où « les voyelles paprika » et « les consonnes galuska » s'ordonnent avec délice. Ch. R. Ed. Héroïse d'Ormesson, 118 p., 16 €.

EUROPA MINOR, de Miklos Szentkuthy. Joyeux salmigondis que ce livre de Miklos Szentkuthy (1908-1988), où se côtoient Marie Tudor et Gengis Khan, les sibylles et les Parques, l'Orient et l'Occident, le réel et la fantaisie. Composé d'un enchevêtrement de considérations sur les vertus théologiques, la maladie, les femmes, la peinture chinoise et l'étiquette japonaise, ce curieux texte est de ceux où il faut accepter de se perdre : surmonter les longueurs et les obscurités pour profiter des passages pleins d'humour de celui qui fut appelé « *Fogre de Budapest* ». R. R. Traduit du hongrois par Georges Kassai et Robert Scrick, Phébus, 286 p., 20 €.

Sandor Marai, l'une des grandes voix de la littérature européenne du XX^e siècle

Etats d'exception

Dans le sillage des *Braies* ou de *L'Héritage d'Esther*, romans qui ont révélé Sandor Marai (1900-1989) comme l'une des plus grandes voix de la littérature européenne du XX^e siècle, *Métamorphoses d'un mariage* évoque les illusions tragiques de l'amour total, un des thèmes de prédilection de l'écrivain hongrois. « *L'Europe centrale est un laboratoire du crépuscule* », disait Milan Kundera. La formule s'applique parfaitement à l'art de Marai. Dans une veine très centre-européenne, le romancier se livre en effet à une impitoyable description de la légèreté et des faillites morales de la bourgeoisie de l'entre-deux-guerres. Comme si l'édifice vermoulu de la société s'était mis à craquer dans toutes ses jointures, à l'insu même des intéressés.

Pour Judit, petite domestique venue servir dans une famille huppée de Budapest, cela ne fait en tout cas aucun doute : « *ces gens-là* » sont tous fous. La raideur de leurs gestes et de leurs paroles, leur façon de sourire comme des comédiens qui étudient longuement les mouvements de la bouche, leur volonté de préserver on ne sait trop quoi à grand renfort de rituels et de mesures d'hygiène dignes d'un hôpital – c'est tout cela qui, à ses yeux, trahissait leur folie. Dans la demeure de ces bons patriotes magyars où se déroule l'essentiel de l'histoire, tout vient d'ailleurs de l'étranger. Devant l'air incrédule de son interlocuteur, elle insiste : « *Ecoute, il y avait, dans cette maison, quatre salles de bains...*

une pour Madame avec des carreaux de faïence vert pâle, une jaune pour le jeune maître, une bleu foncé pour le vieux Monsieur et, dans chacune, du papier toilette de la couleur du carrelage, importé d'Amérique. » Judit, elle, a connu le sort misérable des paysans hongrois sans terre qu'on appelait alors « *les trois millions de mendiants* ». Enfant, elle et sa famille passaient l'hiver sous la terre, dans un trou qu'ils recouvraient de joncs, où elle devait partager sa couche avec les rats.

Contraste indécant

Les principaux personnages de ce roman, qui s'ouvre dans une pâtisserie de Buda et se termine dans un bar de Manhattan, feront à leurs dépens la dramatique expérience du contraste indécant entre ces deux univers, ô combien révélateur des injustices sociales qui minaient la Hongrie de l'époque. Il y a donc Judit, la jolie servante ambitieuse qui finira par prendre pied sur l'autre rive en séduisant son « *maître* » ; en face, Ilonka, l'épouse aimante et trahie. Entre les deux : Peter, le mari cédant à la passion, cette force sombre qui « *n'interroge jamais ses victimes, ne leur demande pas si elle leur fait du bien et ne se préoccupe guère des sentiments humains* ». Au fil de trois récits-confessions, Ilonka, Peter et Judit, par ordre d'entrée en scène, prennent tour à tour la parole pour livrer leur version d'un drame dont ils sont tous trois les acteurs. Un très subtil jeu de miroirs d'où émerge peu à peu la vérité intime de chacun.

Après avoir trouvé un énigmatique ruban mauve dans les affaires de son mari, Ilonka est déterminée à percer son secret, quitte à descendre en enfer. Elle découvrira qu'un être ne vous appartient jamais vraiment, « *comme si tout homme digne de ce nom semblait interdire à la femme qu'il aime l'accès à certaines zones de son âme* ».

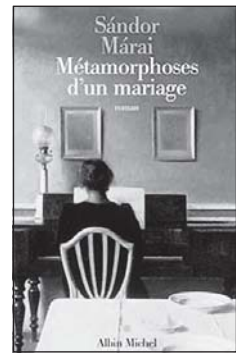
On retrouve ici un autre grand thème de Marai, dont les héros connaissent, à un moment ou à un autre, d'étranges vertiges, toujours secrètement liés à un doute profond, venu du fond de l'âme, quant à la valeur d'une culture qu'ils s'efforcent pourtant de défendre bec et ongles. Sans être entièrement dupes. Ainsi des livres qui ornent la bibliothèque vitrée, soigneusement enfermés pour les préserver de la poussière. En fait, « *je crois qu'il s'agissait plutôt de les préserver de la lecture, de la contamination propre au dangereux poison qu'ils contenaient* ». Et de se rendre finalement à l'évidence : « *Il existe dans la vie des moments privilégiés, des sortes de révélations, où l'on se sent suffisamment armé pour entreprendre ce qu'on n'avait eu ni la force ni le cou-*

rage d'accomplir auparavant. Ce sont là des moments cruciaux de l'existence. Ils surgissent à l'improviste, comme la mort ou la conversion. »

Ces états d'exception qui balaient tout ce que la raison a édifié, Judit est au fond la seule à y échapper, trop occupée à disséquer cet autre état spécifique qu'est la richesse pour mieux en apprendre les règles. Mais une prolétaire maîtresse-t-elle jamais ? « *Soit on est riche, observe Judit, et on l'est, mystérieusement, pour toujours, soit on ne l'est pas, et alors, on a beau avoir de l'argent, on ne le devient jamais.* »

Cette fresque à la fois sociale, amoureuse et métaphysique, écrite entre 1941 et 1948, constitue l'une des œuvres les plus abouties de Sandor Marai. A le lire aujourd'hui, le roman permet en outre de mieux saisir les causes lointaines du soulèvement de 1956. Il aide en effet à mesurer la profondeur de ces antagonismes de classes, que le régime stalinien d'après-guerre ne fera que déplacer, entre une tribu de bureaucrates privilégiés et un peuple largement méprisé. ■

A. L.-L.



MÉTAMORPHOSES D'UN MARIAGE (Az Igazi, suivi de Judit...es az utohang) de Sandor Marai.

Traduit du hongrois par Georges Kassai et Zéno Bianu, Albin Michel, « Les grandes traductions », 448 p., 22,50 €.

Un roman sur les lieux et la mémoire de Magda Szabo

L'être dont on criera le nom à l'heure de notre mort

RUE KATALIN (Katalin Utca) de Magda Szabo.

Traduit du hongrois par Chantal Philippe, éd. Viviane Hamy, 240 p., 21,50 €.

Un jour, l'écrivain Hermann Hesse a décroché son téléphone. A Fischer Verlag, son éditeur allemand, il a dit : « *J'ai pêché un poisson d'or pour vous.* » Et il a ajouté : « *Ne le laissez pas partir...* ». Cette pêche miraculeuse, c'était un livre de la Hongroise Magda Szabo qui allait, dès la fin des années 1950, faire connaître la romancière sur la scène occidentale. Soulever le couvercle de la Hongrie d'alors, échapper au carcan du Parti, Magda Szabo l'insoumise avait toujours caressé ce rêve : « *On pouvait me causer des ennuis, mais*

il était trop tard pour me tuer, j'étais présente dans la presse internationale. »

Née en 1917 à Debrecen, d'une mère pianiste et d'un père juge pour enfants, Magda Szabo a commencé à écrire jeune. Dans son milieu, écrire, composer de la musique ou de la poésie était naturel, banal presque. Ses premiers textes paraissent au lendemain de la seconde guerre mondiale avant que l'arrivée des communistes ne la condamne au silence. Mise à l'écart de 1948 à 1958, elle sort de l'ombre à la fin des années 1950. En France, c'est *La Porte*, prix Femina étranger 2003 (1), qui l'impose comme une grande figure des lettres hongroises. Elle y évoque la relation singulière qui unit la romancière à sa mystérieuse et charismatique femme de ménage.

Ecrite en 1969, *Rue Katalin* n'est sans doute pas aussi immédiatement prenant

que *La Porte*. Pourtant, son charme opère dès les premières pages. Que s'est-il passé, pendant la guerre, rue Katalin ? Quel drame a pu précipiter ses habitants dans la détresse ? Et qui est cette jeune Henriette dont la disparition hante les familles Biro, Elekes et Held, qui semblent vivre dans son ombre portée ? Magda Szabo excelle à suggérer cette vie du passé qui subsiste en nous. « *Ce qui a un jour été vivant sur cette terre, sous quelque forme que ce soit, [est] indestructible* », écrit-elle. Avec un arrêt sur image en 1956 – attroupements, hommes armés, « *volets fermés comme en temps de guerre* » –, le livre, qui s'étend de 1934 à 1966, est divisé en lieux et moments. Ce que nous dit Magda Szabo, avec une grâce et une simplicité confondantes, c'est que, de tout ce qui constitue une vie, seuls quelques lieux et épisodes comp-

tent vraiment. « *Le reste ne [sert] qu'à combler les vides de [nos] fragiles existences, comme les copeaux dans une caisse préparée pour un long voyage empêchent le contenu de se briser.* »

Oui, c'est cela au fond qui est fascinant chez Magda Szabo, cette réflexion profonde sur ce qu'on garde, ce qu'on laisse (c'est-à-dire ce qu'on oublie mais aussi ce qu'on légue aux autres). Bien peu en somme. De ses personnages, Magda Szabo écrit en préambule : « *Ils surent que la différence entre les vivants et les morts n'était que qualitative (...). Ils surent que dans la vie de chacun il n'y a qu'un seul être dont ils puissent crier le nom à l'heure de la mort.* » ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) *Paru en Hongrie en 1987, traduit chez Viviane Hamy en 2003.*

C'est dans l'intérêt de l'Europe de ne pas perdre 56

PAR PETER ESTERHAZY.

Ce texte est extrait d'un article paru en octobre 2006 dans le magazine allemand *Literaturen*.

Parler de 1956, c'est parler de l'oubli. Ou du souvenir. Peu importe. Même si la relation, pour ne pas dire la dynamique de l'oubli, a son importance par rapport à celle du souvenir. Pour ma part, je n'ai pas de souvenir immédiat se rapportant à 56, et le peu que j'ai, je l'ai mis dans ma production romanesque ; je ne veux pas le répéter ici – cela fait partie de l'histoire, y revenir ne serait que de l'anecdote.

Ce que j'ai vécu – toute l'histoire de la société hongroise (avant 1990) – se rapporte à un trou en forme de 56, un manque en forme de 56. Pour Kádár, il était primordial de faire disparaître le passé, d'introduire une amnésie générale en quelque sorte. Ou plutôt de conduire à une amnésie. Déjà des centaines de milliers de personnes participaient à la marche de mai 1957, et nous oubliâmes très vite le mot « révolution ».

Il y a quelque chose de carrément stupéfiant et de désarmant, de touchant même, de voir que Kádár a amarré sa dictature à un seul mot. Elle a acquis sa légitimité (face à elle-même) et la force qui en découlait par le simple fait qu'elle a appelé la révolution : la « contre-révolution ». C'est ainsi que nous l'appelions ; plus exactement, c'est ainsi

que l'appelaient certains – d'autres non ; et les gens pouvaient être rangés suivant l'appellation choisie. Parlait de « contre-révolution » celui qui pensait ainsi ou se soumettait ouvertement ou bien en avait assez de tout ça et ne pensait rien ; en revanche, celui qui s'opposait ouvertement disait révolution (et il est à peine exagéré de dire qu'ils se comptaient à l'époque sur les doigts d'une main). Et puis il y avait ceux qui, ouvertement, n'étaient ni pour ni contre ; ce fut l'une des grandes trouvailles du kádàrisme d'autoriser ce phénomène et même de l'encourager ; les gens parlaient alors des « événements de 1956 » et plus tard, avec une certaine ironie (même si personne ne savait contre quoi elle était dirigée), des « regrettables événements de 56 ».

Lorsque nous entendons que les attaques terroristes de New York sont appelées « les événements de septembre », notre oreille formée à la dictature perçoit un léger temps d'arrêt, un bégaïement, une légère gêne, comme si l'on voulait dire quelque chose sans le formuler, comme si l'on voulait penser quelque chose et en même temps ne pas le penser.

La langue de la dictature est le silence, le silence mortel, infini, immobile. Je n'ai connu que la version édulcorée, la version molle, le soft-porno, dont la langue est le silence, le silence sur la dictature justement, car même la dictature amoin-

drie est une dictature, même la faible est forte, elle bouffe la vie des sujets. Sous Kádár, tout le monde se taisait de façon concrète à propos de 56.

Pour ce qui est de la lutte pour le souvenir, Kádár avait remporté la victoire. Même l'Ouest partageait cette amnésie, même la gauche, sans parler bien sûr du Parti communiste. 1956, l'une des dates-phares de l'histoire du XX^e siècle, a été ravalé en l'espace de quelques années à un épisode désagréable, à une ombre ou

Ce que j'ai vécu – toute l'histoire de la société hongroise (avant 1990) – se rapporte à un trou en forme de 56, un manque en forme de 56

une pierre sur laquelle on trébuche et autour de laquelle, dans les deux parties de l'Europe, nous manœuvrions à contrecœur. Le visage fermé, pâle et puissant de János Kádár ne cessait d'apparaître dans les pages des grands journaux européens, avec, à côté, le visage des différents chefs de gouvernement de l'époque, le regard tourné avec optimisme vers l'avenir, comme sur les affiches de propagande des années 1950. János

Kádár avec Olof Palme, avec Mitterrand, avec Margaret Thatcher, avec Andropov, avec Helmut Schmidt, avec Kurt Waldheim, avec Tito, avec Dubcek et Gagarine – avec tout le monde, avec nous.

En 1986 ou 1987, j'ai rencontré un héros de 1956, comme on dit (et c'était vraiment un héros, si l'on sait ce que cela veut dire ; il avait été condamné à mort et n'avait été libéré que de nombreuses années après). Il ne pouvait parler que de 56. Et il me faut me faire violence pour me souvenir qu'à l'époque, en l'écoutant, je ne me disais pas : Regarde, la flamme brûle encore ! Il y a encore des justes qui conservent l'idée de liberté, l'ultime parcelle de notre dignité. Non, je me disais plutôt que c'était un homme du passé, dans le passé, et que 56 ne serait plus l'alpha et l'oméga pour mes enfants. Tel était l'ordre des choses, me disais-je. Or tel n'était pas l'ordre des choses.

Je crois que c'est le 16 juin 1989 que j'ai appris en quoi consistait l'ordre des choses, qu'il y a quelque chose qui continue à vivre dans la société, même si celle-ci l'a oublié. Imre Nagy, le chef de la révolution, a été exécuté le 16 juin 1958. Or le 16 juin 1989, lorsque la Cour suprême a réhabilité Imre Nagy, János Kádár est mort. La réhabilitation a donné lieu à une cérémonie solennelle sur la place des Héros à Budapest. Ce fut un moment exceptionnel, peut-être le

moment le plus pur et le plus grandiose de ce que l'on a appelé le « tournant », la fin du communisme. Nous avons tous revécu alors l'unité, la grandeur et je peux dire la noblesse de 1956. Le moment de vérité. Le sentiment généreux (!) et euphorique de l'appartenance à une nation. Cet après-midi-là, la terrible et cynique solitude de l'Europe de l'Est prenait fin. Et en plus, le soleil était de la partie.

Voilà ce qu'est pour moi 1956. Là-bas, à l'époque, nous avons trouvé la révolution pour ensuite la perdre à nouveau jusqu'à aujourd'hui. 56 n'existe plus désormais que sous forme de butin politique : 56 est le joyau du passé. Nous n'avons pas encore trouvé le rythme naturel de l'oubli et du souvenir. L'amnésie kádàrienne est plus forte que nous le supposions. Nous avons du mal à trouver les réflexes de la survie contre ceux de la vie. Tout ce qui a été brisé en 56 et dans les années de plomb qui ont suivi est resté dans cet état : brisé. Les préludes aux commémorations du cinquante-neuf ne sont pas vraiment prometteurs. Il serait bon de savoir ce que 56 représente en fait. C'est dans l'intérêt commun de l'Europe de ne pas perdre 56. Une façon d'éprouver la connaissance de soi. ■

© Peter Esterhazy, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses



Venise, 2005. PAOLO PELLEGRIN/MAGNUM PHOTOS

L'invention de Venise

Tandis que l'Italien Sergio Bettini, dans un ouvrage devenu un classique, étudie l'urbanisation de la Sérénissime, Jean-Claude Hocquet analyse son économie maritime

La formidable prospérité de Venise, au début du XIV^e siècle, se reflète dans la splendeur de ses palais qui unissent déjà l'élégance du gothique aux dernières influences byzantines. Pourtant, sept siècles plus tôt, la lagune n'était qu'un paysage hostile, fait « de canaux paresseux, retors comme des serpents, enserrant de petites îles couvertes de l'aride broussaille des sables, entremêlée de ronces et de genêts ». C'est à cette fascinante genèse de l'art et de l'architecture vénitiens qu'est consacré *Venise. Naissance d'une ville*, publié en 1978, et traduit pour la première fois en français au moment de sa réédition en Italie (Neri Pozza).

Par une habile analogie, Sergio Bettini raconte l'aménagement du territoire urbain en suivant l'évolution de la *forcola*, le support sur lequel le gondolier pose la rame à la poupe, et qui lui permet de manoeuvrer sa barque dans les étroits canaux de la cité, en voguant « à la vénitienne ». De simple fourche au Moyen Âge, l'objet assume progressivement une forme élancée et hélicoïdale, mêlant à la fonctionnalité une beauté formelle. Les transformations de la *forcola* suivent et illustrent l'urbanisation de la ville, se complexifiant à mesure que l'espace se remplit, se construit et se hiérarchise. Ici plus qu'ailleurs, les hommes ont dû patiemment élaborer leur territoire, ne se contentant pas de bâtir maisons, palais et églises,

mais consolidant également chaque îlot de milliers de troncs d'arbres, pour renforcer des sous-sols meubles et incertains. Dès lors, Venise est la ville « la plus ville qui soit », car elle est le fruit d'inallassables efforts, « tenace(s) et visionnaire(s) », qui se fondent au fil du temps dans une « intention totale ». Ce concept emprunté à la phénoménologie est essentiel aux yeux de Bettini qui y voit l'explication des formes artistiques et architecturales presque utopiques de Venise. C'est de cette intention que naît la ville, « machine à convivre » qui ne sera presque jamais secouée de soulèvements populaires.

Un lieu et un temps

A l'inverse de Florence ou de Rome, Venise n'a jamais été une ville « classique », édifée suivant un modèle idéal. Plus que tout autre, c'est dans l'expérience qu'elle se construit et qu'elle se livre, dans l'instant de l'interaction entre une réalité et des nécessités. Elle ne se contemple pas, elle se vit, elle s'éprouve, subtil balancement de l'expérience entre un lieu – une situation – et un temps. Venise se crée dans le moment, et c'est cette temporalité qui lui donne sens. La ville trouve ainsi sa résolution « en rythme et en couleur », et quiconque a vu le palais des Doges « au coucher du soleil, [lorsque] s'allument sur ses immenses fenêtres des lumières d'un étrange rose violacé » saura de quoi Bettini veut parler. Au gré de différents parcours et chemins artistiques, l'art vénitien a progressivement émergé, fait d'emprunts et de collages, mais aussi de traductions propres et de formulations spécifiques. Ces processus de synthèse ont produit des œuvres majeures telles que les mosaïques de Torcello, les émaux de la Pala d'Oro, ou encore la basilique Saint-Marc.

Certes, presque trente ans après la première publication de l'ouvrage, on mesure le chemin parcouru par l'histoire. L'auteur est évidemment marqué par son temps et il fait la part belle au structuralisme et plus encore à la sémiologie. Les tentatives d'expliquer les « invasions barbares » en termes de « pensée sauvage » ou les références fréquentes au « goût naturel » semblent à présent un peu dépassées. Mais les riches et denses réflexions de Bettini ont néanmoins infusé et elles sont aujourd'hui encore porteuses de propositions méthodologiques fortes. *Venise. Naissance d'une ville* demeure un ouvrage important, qui fait fi des catégories, mêlant l'histoire de l'art, la philosophie et l'urbanisme, lecture originale d'un art vénitien de la couleur et de la lumière, que seule une histoire sensible pouvait mettre à jour.

C'est à un tout autre genre qu'appartient le livre de Jean-Claude Hocquet, grand spécialiste de l'histoire de la Sérénissime, qui grâce à ce recueil d'articles, « travaux de la maturité », présente une synthèse efficace de l'histoire de l'économie maritime vénitienne du XII^e au XVIII^e siècle. Nous voilà donc dans les ports de Venise ou au cœur du chantier de l'Arsenal, au côté de Giacomo Badoer, marchand vénitien à Constantinople avant que celle-ci ne soit conquise par les Turcs, avec les hommes d'équipage d'une nef à destination de Chypre, ou à bord d'une galère ramenant soieries et épices à Venise. Racontant ces expériences de marchands et de marins, tout en décrivant les cadres institutionnels et techniques de la navigation, J.-C. Hocquet révèle les traits d'une économie commerciale originale. Le choix de ne pas s'en tenir à une rupture formelle entre Moyen Âge et époque moderne est judicieux, et le temps long permet de prendre la mesure des permanences et des mutations de l'économie maritime. L'étude de Venise s'articule en outre avec celle de la Méditerranée, et c'est à cette échelle que les structures du commerce, les institutions et les pratiques marchandes révèlent leurs caractéristiques et leur spécificité. On voit ainsi le rôle joué par un Etat fort, véritable interventionnisme public garant de la stabilité de l'organisation commerciale et de la fortune des patriciens.

Le romantisme a laissé l'image, comme le résume Bettini, d'une Venise « à la beauté déjà mûre et presque faisandée ». Ces deux ouvrages, entre perception sensible et rationalité économique, en exaltent au contraire le caractère dynamique qui la fait exister depuis des siècles. ■

CLAIRE JUDDÉ DE LARIVIÈRE

VENISE. Naissance d'une ville (Venezia. Nascita di una città), Sergio Bettini.

Traduit de l'italien par Patricia Farazzi, éd. de l'Eclat, « Philosophie imaginaire », 320 p., 45 €.

VENISE ET LA MER, XII^e - XVIII^e SIÈCLES de Jean-Claude Hocquet.

Fayard, 508 p., 26 €.

Signalons aussi le catalogue de l'exposition « Venise et l'Orient, 828-1797 », sous la direction de Stefano Carboni, Gallimard/Institut du monde arabe, 376 p., 65 €.

La galanterie dans le coma

Le tutoiement est désormais obligatoire. Tout vouvoiement est prohibé. Il faut en finir avec ce vestige de l'ancien monde et de ses hypocrisies obscènes. Finis les « Monsieur », les « Madame », tous ces ronds de jambe qui n'engendrent que servitude et domination. Pour les réfractaires, une loi est nécessaire. Elle déclarera suspects ceux qui persistent à vouvoyer, condamnera leur complicité avec cette « morgue qui sert de prétexte à l'inégalité ». C'est ce que vient de proposer à la Convention, le 20 octobre 1793, une députation des sociétés populaires de Paris.

La Révolution française a rêvé, un moment, de faire la peau à la politesse. Sous prétexte qu'elle était affaire de cour, de codes royaux, de hiérarchie sociale. Sous l'accusation, plus philosophique et rousseauiste, qu'elle était mensonge, artifice. A la place de la « langue pure et simple de la nature », supposée dire l'égalité et la fraternité, des mots creux auxquels personne ne croit, des compliments que personne ne pense vraiment. Finalement, ce que combattent, un temps, les plus résolus, ce fut

l'existence de tout signe distinctif, de toute différenciation : « Ce n'est que lorsque vos enfants seront habillés sans distinction d'un vêtement idéal, uniforme, libre et ouvert, décoré des couleurs saintes de la Nation et de la Patrie que naîtra une égalité naturelle et véritable entre vous », écrit un médecin de Strasbourg.

Cette anti-politesse révolutionnaire ne sera pas dépourvue de quelque postérité jusqu'à nos jours. Mais elle est longtemps reléguée dans l'ombre par l'Age d'or du savoir-vivre bourgeois, comme le montre Frédéric Rouvillois dans son *Histoire de la politesse de 1789 à nos jours*. De la Restauration à la première guerre mondiale, la bourgeoisie, grande ou petite, s'est inventé une foule de règles successives. L'accumulation des manuels de savoir-vivre montre son ampleur et son évolution constante. Tous les moments de l'existence familiale et sociale se trouvent codifiés, de la naissance au cimetière, en passant notamment par le bal, le mariage, les visites et les parties de campagne, sans oublier les repas, la toilette ou la correspondance. Qui sait encore ce que signifiait

« p.p.c. », inscrit à la main sur une carte de visite, que l'on devait déposer soi-même chez ses destinataires, après avoir corné le coin du bristol ? Ce code voulait dire « pour prendre congé ». Il voisinait avec « p.p.n. » (« pour prendre nouvelles »), « p.r. » (« pour remercier »), « p.f.c. » (« pour faire connaissance ») et quelques autres, dont « p.f.n.a. » (« pour fêter le nouvel an »). On forgerait volontiers, en supplément,

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

un « p.p.p.p. » à glisser spécialement entre les pages de ce volume (« pour parcourir une planète perdue »). Ces prescriptions minutieuses semblent en effet à des années-lumière de notre quotidien. Le temps est loin où l'on pouvait écrire : « La civilité exige aujourd'hui que l'on reste presque toujours ganté hors de chez soi. »

Avec la galanterie, en va-t-il exactement de même ? Certes, elle passe pour vieille chose ringarde. Il y

a belle lurette que les femmes sont libérées des baisemains, des compliments et des attentions convenues. Elles ont combattu pour se défaire enfin de ces hordes de machistes déguisés en passants serviables. Elles se sont débarrassées – ou presque – de ces types vexants qui s'acharnaient à leur porter une valise, à leur tenir la porte et à leur sourire sans raison apparente. Pourtant, rien de tout cela n'a tout à fait disparu. Tétanisée, la vieille galanterie française survit à elle-même. Dans le coma, mais pas encore tout à fait enterrée.

Le bel essai de Claude Habib rend à ces gestes fossiles leur profondeur de champ. C'est bien en deçà de 1789 que se nouent les fils de cette histoire dont nous avons perdu le sens tout en en conservant comme une vague ritournelle. La naissance de cette galanterie occupe le siècle de Louis XIV et tout l'Age classique. Elle ne signifie pas la servitude des femmes, mais marque au contraire l'avènement d'un style qui ne craint pas leur liberté. Dans cette nouvelle érotisation de l'espace public, il s'agissait avant tout de jouer les rôles

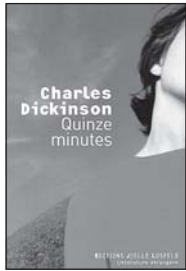
de la séduction, de fabriquer de l'enjouement, des attentions et des conversations d'autant plus légères que le désir qui les anime est plus impétueux.

La leçon à tirer ? Elle est simple, somme toute. Ce qui nous manque, c'est un culte des conventions, des artifices, de tous ces semblants qui ont eu pour conséquence paradoxale de rendre libre. Car rien n'asservit autant que le recours à la nature. Rien ne fanatise comme le projet du bonheur pour tous, définitif et parfait. Inventer seulement, de toutes pièces, quelques moments de grâce, voilà qui suffit. Cette ambition fait aujourd'hui défaut. Que ces instants soient fabriqués, éphémères, superficiels, peu nombreux, on le sait. Il n'est pas sûr, toutefois, que nous puissions vraiment trouver mieux. ■

HISTOIRE DE LA POLITESSE de 1789 à nos jours de Frédéric Rouvillois. Flammarion, 552 p., 25 €.

GALANTERIE FRANÇAISE de Claude Habib. Gallimard, 446 p., 26,90 €.

ZOOM



QUINZE MINUTES de Charles Dickinson
Le voyage dans le temps est l'un des grands thèmes de la SF. Mais certains auteurs n'ont

pas craint de le traiter sans avoir recours aux machines utilisées par les héritiers de H. G. Wells. C'est le cas de Charles Dickinson, pour qui les voyages dans le temps sont provoqués par certaines conditions météorologiques. Parce qu'il a été lui-même un voyageur temporel l'espace d'un bref instant – les quinze minutes du titre –, le narrateur, Josh Winkler, est disposé à croire une jeune fille qui prétend venir de l'année 1908. Il mène une enquête qui vient confirmer ce récit. Les circonstances le contraindront à partir lui aussi pour l'an 1908... A ce premier thème magistralement traité, Charles Dickinson vient ajouter celui de la seconde chance, d'une nouvelle vie, d'une bifurcation de la destinée. Il signe ainsi un roman d'une exceptionnelle qualité. *J. Ba.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Maillat, éd. Joëlle Losfeld, 358 p., 22,50 €.

CHASSEURS DE SORCIERS de Martha Wells
Premier tome d'une trilogie intitulée « La chute d'Ile-Rien », ce roman a le même décor que les œuvres précédentes de Martha Wells, *Le Feu primordial* et *La Mort du nécromant* (éd. de L'Atalante) S'il est moins original que ses deux derniers romans, il repose sur une idée brillante : l'existence de « mondes secondaires », qui permet à l'auteur de dépeindre une civilisation où les sorciers, tous maléfiques, sont impitoyablement pourchassés, et une autre où il existe de « bons magiciens ». L'intrigue ne se borne pas à cela : Ile-Rien est la proie d'une invasion venue d'on ne sait où. Une mission est envoyée pour découvrir d'où viennent les dirigeables qui pilonnent le royaume. Ce sont les péripéties de cette mission que narre Martha Wells avec un art consommé du récit. *J. Ba.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Belle, L'Atalante, 506 p., 22 €.

De la SF pure et dure à la fantasy épique, en passant par la fantasy urbaine...

Les univers de Robin Hobb

Alors qu'elle n'était que partiellement parvenue jusqu'à nous, l'œuvre de Megan Lindholm, devenue célèbre sous le pseudonyme de Robin Hobb pour ses cycles de « L'Assassin royal », a été abondamment traduite ces deux dernières années. Une nouvelle vague de publications françaises permet aujourd'hui d'avoir une vue presque complète (à quelques nouvelles près) de cette œuvre d'une belle diversité.

Commençons avec *La Nuit du prédateur* (1) : c'est un chef-d'œuvre de la fantasy urbaine – genre déjà abordé par Megan Lindholm avec succès dans *Le Dernier Magicien* – qui nous est donné à lire, fruit de la collaboration entre cette dernière et Steven Brust. Les deux auteurs ont, semble-t-il, pris beaucoup de plaisir à construire ce roman à deux voix. La musique joue un rôle important dans ce texte qui commence comme un *police procedural*, mais la magie ne tarde pas à poindre. Un policier qui pressent quelque chose d'étrange derrière la banalité du fait divers, un bleu de coéquipier qui veut trop bien faire, une diseuse de bonne aventure, un cocher fantastique, un couteau baladeur, une entité maléfique dont il importe de déjouer les manœuvres... Tous ces personnages sont entraînés dans un ballet fascinant, scandé de chansons écrites pour le roman et qui font un écho bluesy aux péripéties de l'intrigue. Magique.

Inspiration nord-américaine

Alien Earth (2) est un pur roman de science-fiction, d'une belle richesse. Megan Lindholm imagine que la Terre, dévastée par la pollution, a été abandonnée. Les survivants ont été évacués vers un autre système planétaire par une race extraterrestre, les Arthroplanes, aux motivations assez énigmatiques. Sur les planètes jumelles où elle a été exilée, la race humaine a subi un long façonnage. Elle survit dans son nouvel environnement sans l'affecter, mais au prix de modifications qui l'ont singulièrement affaiblie, et qui pourraient conduire à sa disparition à terme.

La nostalgie de la Terre amène quelques « résistants » à mettre sur pied une expédition, dont l'objectif secret est de découvrir si la planète des origines est à nouveau habitable. Mais le seul moyen de voyager dans l'espace est depuis longtemps sous le contrôle

des Arthroplanes, qui entendent bien conserver ce monopole... C'est donc à bord d'un vaisseau mené par un équipage mixte, humain-arthroplane, que le voyage s'effectue. La plus grande part du roman est le récit de cette odyssée, huis clos qui met en scène deux humains, un Arthroplane, Tug, qui, pour lutter contre l'ennui et la solitude, étudie la littérature terrienne, un Anile « domestiqué » que Tug dirige et parasite, et une manière de passager clandestin dont le rôle s'avérera crucial. L'arrivée sur Terre libérera-t-elle les humains de leur statut de « prisonniers planétaires » ? C'est tout l'enjeu de ce que Tug appellera, dans un mouvement d'humour, « *L'aventure du linguiste extraterrestre* ».

Cependant, le domaine dans lequel Robin Hobb s'est finalement imposée n'est ni la fantasy urbaine, ni la science-fiction (elle avoue qu'écrire *Alien Earth* a été une expérience harassante), mais la fantasy épique. C'est à ce genre que se rattache son nouveau cycle « Le Soldat chaman » et le roman qui l'inaugure en France, *La Déchirure* (3). Dans ses cycles précédents, « L'Assassin royal » et « Les Aventuriers de la mer », l'auteur avait déjà pris ses distances avec les canons du genre. Elle s'en éloigne encore plus ici : l'intrigue n'a pas lieu au Moyen Age, mais aux XVII^e et XVIII^e siècles, et son inspiration est profondément nord-américaine, puisqu'elle prend source au temps de la conquête de l'Ouest et des guerres indiennes. Si la romancière reconnaît volontiers cette filiation, elle ajoute qu'elle s'est également inspirée de la colonisation anglaise aux Indes, particulièrement de la manière dont les colo-



Robin Hobb, septembre 2006. LOUIS MONIER

nisés ont influé sur les colonisateurs. Ce n'est pas pour rien que son écrivain préféré est Rudyard Kipling...

Dans ce premier volume, le héros Jamère subit plusieurs initiations, comme celle décrite dès l'incipit : « *Je garde nettement le souvenir de la première fois où j'ai vu opérer la magie des plaines.* » Mais c'est surtout la confrontation du héros au racisme qui retient l'attention du lecteur. Par la suite, les initiations seront plus rudes encore. Destiné par sa naissance au métier des armes, Jamère sera confié par son père, au seuil de l'adolescence, à un Kidona, un guerrier d'une tribu vaincue qui lui mènera la vie dure avant de le contraindre à une traversée du miroir très singulière. Plus tard, à l'orée de l'âge adulte, alors qu'il fait ses études à l'Ecole royale de Cavalla, sorte de West Point de ce terri-

toire de fantasy, ce sont les préjugés de classe qu'il lui faudra affronter. Ce parcours initiatique, Robin Hobb le fait parcourir au lecteur avec une réelle virtuosité : on est en droit de penser que nous sommes ici en présence d'une œuvre maîtresse de la fantasy. ■

JACQUES BAUDOU

- (1) *La Nuit du prédateur*, de Steven Brust et Megan Lindholm. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Thibaud Eliroff, Mnemos « Icares », 510 p., 21,50 €.
(2) *Alien Earth*, de Megan Lindholm. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claudine Richetin, Télémaque, 492 p., 19,50 €.
(3) *La Déchirure* (Le Soldat chaman I), de Robin Hobb. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par A. Mousnier-Lompré, Pygmalion, 360 p., 21,50 €.

Deux exemples de la vitalité du genre Bijoux fantasy

UNE AFFAIRE DE FAMILLE (The Family Trade) de Charles Stross.

Traduit de l'anglais par Patrick Dusoulrier, Robert Laffont, « Ailleurs et demain », 330 p., 22 €.

L'INVITÉ MALVENU de Barbara Hambly.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Charrier, éd. Les moutons électriques, 350 p., 20 €.

Les amateurs de « fantasy » peuvent se réjouir de la richesse de la production et de qualité sont légion. Ainsi d'*Une affaire de famille*, premier tome de la trilogie des « Princes-marchands ». L'auteur y réussit une hybridation peu courante : celle de la fantasy et du thriller. La famille, ici, doit s'entendre au sens mafieux. L'héroïne, Miriam, une journaliste économique virée pour avoir mis au jour des magouilles financières, est enlevée par un commando venu d'un monde secondaire, sorte d'univers parallèle uchronique qu'elle ignorait être son monde natal. Miriam y découvre une civilisation de type médiéval où certains ont la faculté de passer dans notre monde et vice versa.

Ce qui permet à la « famille » de fructueux trafics. Mal à l'aise en princesse sans cesse victime de nouveaux complots tortueux, Miriam entreprend de réformer cette société rétrograde. Comment ? C'est ce que nous apprendra la suite de cette trilogie. En attendant, *Une affaire de famille* vient confirmer ce que les premières œuvres de Charles Stross traduites en français laissaient à penser : voilà un auteur à suivre de près, doté d'un sens de l'humour peu commun.

Vision prémonitoire

L'Invité malvenu pourrait tout aussi bien porter le titre du roman de Stross. L'héroïne, Kyra, est une jeune magicienne chassée de sa famille en raison du scandale causé par ses dons. Apprenant le mariage de sa sœur Alix, elle décide d'y assister, au grand dam de son père. Ce n'est point pour le défier qu'elle est revenue dans sa ville natale, mais parce qu'une vision prémonitoire lui fait craindre le décès de sa sœur la nuit même de ses noces. Kyra veut empêcher de nuire la force maléfique qui la menace. Encore lui faut-il trouver l'invité malvenu. Ce qui ne s'avérera guère aisé, mais vaut au lecteur un récit malicieux, où l'auteur fait de la magie un usage inusité. ■

J. BA.

Premiers titres de la collection « Interstices » Récits des frontières

LA CITÉ DES SAINTS ET DES FOUS (City of saints and madmen) de Jeff Vandermeer.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gilles Gouillet, Calmann-Lévy, « Interstices », 600 p., 25 €

L'OISEAU MOQUEUR (Mockinbird) de Sean Stewart.

Traduit de l'anglais (USA) par Nathalie Mège, Calmann-Lévy, « Interstices », 252 p., 18 €.

La volonté de Sébastien Guillot, qui dirige la nouvelle collection « Interstices », est de publier des œuvres se situant sur cette zone mouvante où se rejoignent littérature générale et littératures de l'imaginaire. Cette ambitieuse collection s'ouvre par trois romans : *Battle royale*, du Japonais Houshun Takami, un objet littéraire adapté au cinéma, d'une réelle étrangeté, *L'Oiseau moqueur*, qui appartient sans conteste au registre du réalisme magique, et *La Cité des saints et des fous*. *L'Oiseau moqueur* est sans doute le plus séduisant du trio, le plus proche du « mainstream » aussi. Il y est question de « sorcel-

lerie », de la transmission de ce don d'une génération à l'autre, et du prix à payer pour disposer de ces pouvoirs : se retrouver la proie momentanée d'esprits malins nommés le Prédicateur, Sugar, la Veuve, M. Ferraille, la Petite fille perdue et bien sûr l'Oiseau moqueur... Mais ces péripéties ne sont qu'une petite part de ce roman qui est surtout le portrait d'une trentenaire, Toni Beauchamp, à un moment crucial de sa vie. Sean Stewart la dépeint avec la grâce douce-amère qui convient à la voix de l'Oiseau moqueur.

Ensemble hétéroclite

Quant à *La Cité des saints et des fous*, ce n'est pas un roman. Plutôt un assemblage de textes très différents, de longues nouvelles, une monographie sur les calmars, un glossaire, une étude historique, un inventaire commenté... Cet ensemble hétéroclite présente cependant une unité : tous ces textes ont pour décor ou pour origine une cité du nom d'Ambregis qui héberge une curieuse civilisation, dont les traits saillants nous sont peu à peu dévoilés. Une autre caractéristique qui justifie l'insistante référence à Borges est l'érudition, qui émane de chacune des pièces de ce dossier disparate et intrigant, singulière expérience littéraire. ■

J. BA.

Courrier
INTERNATIONAL
www.courrierinternational.com N° 834 du 26 octobre au 1^{er} novembre 2006 - 3 €

Au menu de la rentrée littéraire mondiale

La famille et le chaos

Fuentes, Grunberg, Ballard, Tsutsui, McCarthy, Fruttero, Ransmayr...

Irak Le tournant de la guerre

MADONNA ENQUÊTE SUR UNE ADOPTION

Kim Jong-il Trois scénarios de sortie

Walesa Il espionnait ses opposants

Et chaque jour : www.courrierinternational.com

Depuis plusieurs années, les ventes moyennes des livres primés sont en baisse

Le juste poids des prix

Un prix Goncourt est-il toujours synonyme de jackpot ? Avec 350 000 exemplaires vendus, *Trois jours chez ma mère*, de François Weyergans, n'a pas manqué à la règle. Selon Ipsos culture, en 2005, ce livre a représenté 13 % du chiffre d'affaires en littérature générale de Grasset. Ce qui est loin d'être négligeable. La portée du Renaudot attribué à Nina Bouraoui pour *Mes mauvaises pensées*, qui ne s'est vendu qu'à 85 000 exemplaires, semble beaucoup plus limitée.

Ce livre n'a représenté que 10 % du chiffre d'affaires de Stock en littérature. Un résultat sans comparaison avec les 300 000 exemplaires des *Ames grises* de Philippe Claudel (Prix Renaudot, 2003) qui a représenté 35 % du CA littéraire de Stock, selon Ipsos. Il faut toutefois apporter des nuances. « Grâce à son prix, *Nina Bouraoui a vu son nombre de lecteurs quadrupler* », précise Jean-Marc Roberts, gérant de Stock. « Moi, cela m'a permis d'augmenter sensiblement mon budget », ajoute-t-il. Vendu à 60 000 exemplaires avant même de recevoir le Renaudot, *Les Ames grises* a aussi été distingué par les lectrices de *Elle* en 2004. L'ouvrage est ainsi devenu un exemple de *long-seller* avec les ventes en poche, en club, et ce jusqu'à l'adaptation au cinéma, qui n'a pourtant pas été un succès.

Bref, en 2006, les prix littéraires demeurent encore et toujours un enjeu économique majeur pour les maisons d'édition. Et un atout de promotion considérable auprès des libraires, du grand public et des éditeurs internationaux. Ce phénomène apparaît d'autant plus marqué que la taille de la maison primée est modeste à l'origine. En 2005, deux exemples sont, à cet égard, significatifs. Le premier est celui de Buchet Chastel qui s'est vu décerner le Prix du livre Inter pour *L'Etourdisme-*

ment de Joël Egloff. Les 60 000 exemplaires vendus ont représenté 37 % du CA de la maison en littérature. Pour Pascale Gautier, l'éditrice de Joël Egloff, qui l'avait d'abord publié au Rocher, il s'agit d'une véritable reconnaissance : « Cette distinction a apporté une plus grande visibilité à l'auteur, mais aussi à la maison d'édition dont le passé est certes prestigieux, mais qui a dû repartir de zéro. » En France, Buchet Chastel avait notamment été le premier éditeur du *Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell.

Avec le Femina étranger, attribué à Joyce Carol Oates pour *Les Chutes*, l'éditeur Philippe Rey a effectivement touché le gros lot. Mais pas qu'en termes financiers. Fondée en septembre 2003, la maison de Philippe Rey est la première à recevoir un prix important aussi rapidement. Les ventes des *Chutes* sont passées de 15 000 avant à 45 000 après le prix, soit, selon Ipsos, 52 % du CA des éditions Philippe Rey en littérature. « Le prix a crédibilisé la maison de manière considérable. C'est un gage de sérieux et d'existence dans le monde littéraire », précise Philippe Rey. Autre conséquence positive, cela a entraîné un afflux d'auteurs. Revers de la médaille : la cote de Joyce Carol Oates a grimpé, et son agent est désormais fondé à élever le niveau des enchères pour son prochain livre.

Cachet littéraire

De même *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint, couronné par le prix Médicis, a pesé à hauteur de 20 % sur le CA de Minuit en 2005, alors que chez Gallimard, la même année, l'impact cumulé du Femina remis à Régis Jauffret (50 000 exemplaires pour *Asile de fous*) et du Médicis étranger à Orhan Pamuk, prix Nobel de littérature 2006, est resté faible (4 % de son CA en littérature).

Il en va de même pour le Goncourt des lycéens qu'a reçu Sylvie Germain pour *Magnus*. Il représente 3 % du CA en littérature d'Albin Michel, soit le même pourcentage que *La Maîtresse de Brecht*, de Jacques-Pierre Amette (prix Goncourt 2003). Pour une maison comme Albin Michel, « avoir un prix a moins d'incidence sur les résultats économiques de la maison que sur son image », assure Richard Ducousset, son vice-président. Cela donne un cachet littéraire, alors qu'Albin Michel est plus réputé pour ses succès grand public.

Deux tendances fortes sont à l'œuvre depuis quelques années, qui viennent brouiller l'impact réel des prix littéraires. Les lauréats des prix d'automne sont pratiquement toujours sélectionnés parmi les cinq ou dix meilleures ventes du moment. Cela a été le cas du prix Interallié donné à Michel Houellebecq pour *La Possibilité d'une île* (Fayard) en 2005 ou bien des Goncourt et Renaudot 2004, attribués respectivement au *Soleil des Scorta* (Actes Sud), de Laurent Gaudé, et à *Suite française*, d'Irène Némirovsky (Denoël). Dans ces conditions, les jurés sont de plus en plus accusés d'aller au secours de la victoire et ce faisant de n'avoir qu'une faible responsabilité dans les succès qu'ils consacrent.

Sur plusieurs décennies, on assiste aussi à une érosion lente mais graduelle des ventes moyennes des livres primés. En terme de ventes, un bon Goncourt est estimé à 300 000 exemplaires, contre près de 500 000 il y a vingt ans. La performance d'un Femina tourne autour de 100 000 exemplaires. Le Renaudot connaît des évolutions beaucoup plus erratiques et imprévisibles, allant de 50 000 à plus de 300 000. Quant au Médicis, il se situe clairement un ton en dessous : il s'agit plus d'un prix de découverte. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

L'ÉDITION

Microsoft a signé un accord avec l'université américaine Cornell afin de lancer, dès 2007, un service concurrent du programme « Recherche de livre » de Google. Il s'agit du deuxième accord de partenariat signé par le leader mondial des logiciels après celui conclu avec la British Library. C'est par la publicité que Microsoft entend rentabiliser son nouveau service.

Le moteur de recherche Google a signé un contrat de numérisation avec l'université du Wisconsin. Cette bibliothèque comprend un fonds de plus de 7 millions d'ouvrages sur l'histoire des Etats-Unis, la médecine et les sciences. La numérisation commencera par les ouvrages du domaine public que l'université mettra en accès libre sur Internet.

Laure Adler, responsable du pôle de littérature générale au Seuil, a lancé une nouvelle collection « Non conforme ». Il s'agit d'offrir des textes courts et percutants sur des sujets de société (violence, religion...) où les auteurs n'hésitent pas à prendre parti. La collection, dont les deux premiers titres sont *Le Monde moderne et la question juive*, d'Edgar Morin et *Self islam*, d'Abdenour Bidar, doit s'alimenter au rythme de deux titres par trimestre.

Prix

Le prix Arcturial du livre d'art contemporain a été décerné à Andrea Lauterwein pour *Anselm Kiefer et la poésie de Paul Celan* (éd. du Regard). Le prix du premier roman français a été attribué à *Corpus Christine*, de Max Monnehay (Albin Michel) et celui du premier roman étranger à *Indecision*, de Benjamin Kunkel (Belfond). *Ouest*, de François Valjejo (éd. Viviane Hamy) a reçu le prix du jury Jean Giono. Le grand prix Jean Giono est allé à Pascal Quignard pour *Villa Amalia* (Gallimard). Christiane Singer, dont l'œuvre est publiée par

Albin Michel, est la lauréate du 20^e prix de la langue française qui sera remis à la Foire de Brive. Le prix Belem des écrivains de marine a été donné à *Kerguelen : le voyageur du pays de l'ombre* (Grasset) d'Isabelle Autissier. Les trois lauréats du *Lettre Ulysses Award*, qui récompense les meilleurs ouvrages de reportage littéraire parus dans le monde, sont la Britannique Linda Grant pour *The People on the Street, A Writer's View of Israel* (Virago Press) qui sera publié aux éditions Intervalles en avril 2007 ; Erik Orsenna pour *Voyage au pays du coton* (Fayard) ; et la Chinoise Zhou Qing pour *What Kind of God. A Survey of China's Food*.

Le jury du prix Femina a publié sa troisième et dernière sélection. Pour les romans français : *Le Rêve de Martin*, de Françoise Henry (Grasset) ; *Lignes de faille*, de Nancy Huston (Actes Sud) ; *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell (Gallimard) ; *Dans la foule*, de Laurent Mauvignier (Minuit) ; *Disparaître*, d'Olivier et Patrick Poivre d'Arvor (Gallimard) ; *Marilyn, dernières séances*, de Michel Schneider (Grasset). Pour les romans étrangers : *Terre des oubliés*, de Duong Thu Huong (éd. Sabine Wespieser) ; *A la vitesse de la lumière*, de Javier Cercas (Actes Sud) ; *L'Histoire de l'amour*, de Nicole Krauss (Gallimard) ; *Le Retour du hooligan : une vie*, de Norman Manea (Seuil) ; *Train de nuit pour Lisbonne*, de Pascal Mercier (éd. Maren Sell) ; *L'Histoire de Chicago May*, de Nuala O'Faolain (éd. Sabine Wespieser) ; *Karoo Boy*, de Troy Blacklaws (Flammarion). Pour les essais, *Qui dit je en nous ?*, de Claude Arnaud (Grasset) ; *Le Village métamorphosé*, de Pascal Dibie (Plon) ; *Bardadrac*, de Gérard Genette (Seuil) ; *La Vie parfaite*, de Catherine Millet (Gallimard) ; *Par les monts et les plaines d'Asie centrale*, d'Anne Nivat (Fayard) ; *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, de Monique Nemer (Gallimard).

AGENDA

LES 26, 27 ET 28 OCTOBRE. **WITTGENSTEIN. A Paris**, à l'université Paris-VIII-Saint-Denis se tiennent les Journées (post)-doctorales sur « Wittgenstein en confrontation », organisées en partenariat avec les archives Wittgenstein à Bergen, les archives Brenner à Innsbruck, le Centre de coopération franco-norvégienne en sciences sociales et humaines et le Forum autrichien (le 26 et 27 au matin, à l'université Paris-VIII, 2, rue de la Liberté, Saint-Denis, salle A010, bât. A ; à la Maison Suger, 16-18, rue Suger, 75006, salle de réunion, le 27 après-midi et le 28).

LE 28 OCTOBRE. **APPARTENANCE. A Paris**, l'association franco-indonésienne Pasar Malam organise la deuxième édition des Dix heures pour la littérature indonésienne, autour du thème « L'auteur dépaycé. Ecrivains de double appartenance culturelle » (à partir de 8 h 30, palais du Luxembourg, 15, rue de Vaugirard, 75006 ; rens. : <http://pasarmalam.free>).

LE 28 OCTOBRE. **LITTÉRATURE AFRICAINE. A Paris**, à l'Unesco, 2^e édition du Salon Livres d'Afrique, autour du thème de la diversité : « Les 1 001 littératures africaines », où

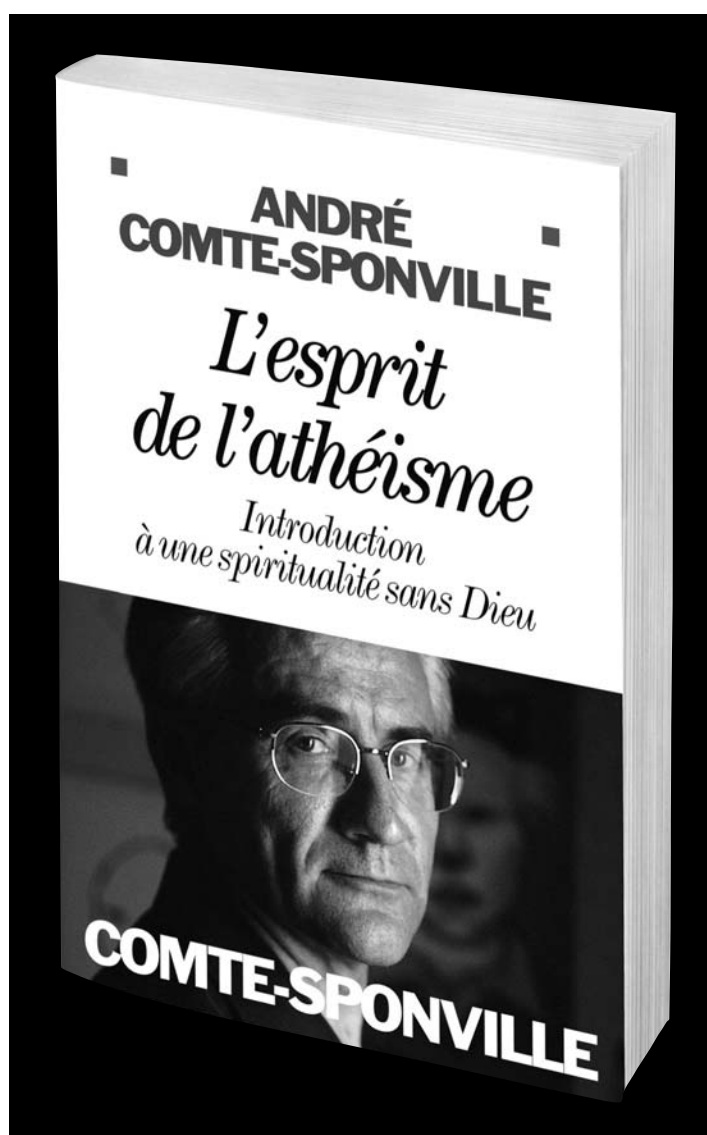
sera rendu un hommage à Léopold Sédar Senghor, avec notamment, Janet Vaillant, Mamadou Diouf, Elikia M'Bokkolo et Hamidou Sall (à 9 h 30, 125, avenue de Suffren, 75007, rens. : www.livresdafrique.com).

OCTOBRE 2006 à JUIN 2007. **TEMPS. En Seine-Saint-Denis (93)**, Hors limites, production de l'Association des bibliothèques du département, aborde cette année les ambiguïtés des relations entre la littérature et le temps, sur le thème « Tuer le temps ». La manifestation s'articulera autour de cinq thèmes : le temps de la littérature, le temps de tous les savoirs, le temps d'une exposition, le temps d'une lecture et le temps des images (rens. : www.bibliotheques93.fr).

LES 2, 3 ET 4 NOVEMBRE. **TERRORISME. A Paris**, colloque du Collège international de philosophie, avec Rada Ivekovic et Ranabir Samaddar, sur le thème « Sociétés, Etats, "terreur" et "terrorisme". Une perspective historique et philosophique » (à 9 heures ; le 2, à la MSH, 54, bd Raspail, le 3, à la Maison de l'Europe, 35, rue des Francs-Bourgeois ; le 4, à l'AUF, 4, place de la Sorbonne, rens. : 01-44-41-46-82).

DU 3 AU 5 NOVEMBRE. **AUTEURS. A Brive**, la 25^e Foire du livre, dont le président d'honneur sera cette année Jean d'Ormesson, s'articulera autour du thème « Des auteurs, des styles et des mots ». Plus de quatre cents invités sont attendus, parmi lesquels Christine Angot, Azouz Begag, Marek Halter, Yasmina Khadra, Gilles Lapouge, Alain Mabanckou, Richard Millet, Amélie Nothomb, Yann Quéfélec, François Rollin... (rens. : www.foiredulivre.net).

PEUT-ON SE PASSER DE RELIGION ? DIEU EXISTE-T-IL ? QUELLE SPIRITUALITÉ POUR LES ATHEES ?



ALBIN MICHEL

OPERA

ÉCRIVAINS

les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

André Gorz

Le philosophe et sa femme

L'auteur du « Traître », le théoricien de l'écologie politique, publie chez Galilée une bouleversante « Lettre à D., Histoire d'un amour »

Arrivé à un âge où il ne se sent plus la force d'entreprendre un livre de longue haleine, André Gorz se retourne sur sa vie, se rend compte qu'il n'en a jamais écrit l'essentiel, sa relation avec sa femme, et il commence à lui écrire, à elle, directement : « Tu vas avoir quatre-vingt-deux ans. Tu as rapetissé de six centimètres, tu ne pèses que quarante-cinq kilos et tu es toujours belle, gracieuse et désirable. Cela fait cinquante-huit ans que nous vivons ensemble et je t'aime plus que jamais. Je porte de nouveau au creux de ma poitrine un vide dévorant que seule comble la chaleur de ton corps contre le mien. »

Très peu de livres accrochent ainsi, en quelques phrases qui donnent le ton, le tempo, la musique et l'émotion, la qualité d'une vie. On lit cette lettre d'amour à une femme vivante, malade et qui souffre et qui va mourir un jour, lointain peut-être encore mais de toute façon trop proche, et cette mort devient aussi inacceptable pour celui qui lit que pour celui qui écrit. Dans les dernières lignes, qui reprennent les premières sur un ton qui étreint le cœur encore plus, cette mort est envisagée. Un tel livre, court, exact, poli comme un galet sans effort apparent, vient rappeler ce que peut la littérature quand elle sonne vraie parce qu'elle sonne juste.

Racontant un amour singulier, il tombe à pic dans un débat encore une fois en cours sur le couple. A un extrême, Sartre et Beauvoir, que Gorz et Dorine ont bien connus : l'expérience de l'ouverture, la fidélité au pacte conclu d'engagement à vie et du tout se dire des autres relations amoureuses que l'on s'autorise sans trahir la relation fondatrice, priorité des priorités. A l'autre extrême, Gorz et Dorine, le même pacte mais cette fois dans l'engagement exclusif, corps et âme, puisque l'âme est le corps vécu. La fidélité devient réciprocité éthique : je ne te fais pas ce que je ne voudrais pas que tu me fasses. Entre ces deux paradigmes, toute la gamme des aménagements possibles, contrats tacites, compromis, mensonges, omissions, frustrations, réussites affichées, échecs cachés, ou l'inverse, arrangements qui sont le lot plus ou moins choisi de tant de couples quand ils durent.

Le magnifique, dans *Lettre à D.*, n'est pas de donner un exemple – Gorz, philosophe du social, ne prétend pas établir une norme à partir d'une entreprise à deux qu'il sait exceptionnelle et en quelque sorte voulue par l'histoire, la grande, celle qui tranche les vies – mais de donner un sens politique à l'amour. Non pas sécession et refuge mais réalisation de quelque chose qui le dépasse en le confirmant et en s'affrontant au monde. En l'occurrence une œuvre, philosophique, littéraire, journalistique dont l'un et l'autre puissent être fiers ensemble parce qu'elle agit. Ce n'est pas tout de rencontrer l'âme sœur, encore faut-il trouver un projet qui pérennise la rencontre et la rende productive d'autre chose que la relation elle-même. Gorz, quand il rencontre Dorine, écrit un essai philosophique qui doit fonder une hiérarchie des conduites humaines face à la finitude, à la précarité, à la vie collective, à l'histoire, à tout ce que Sartre appelle la « situation ».

Confiance sans faille

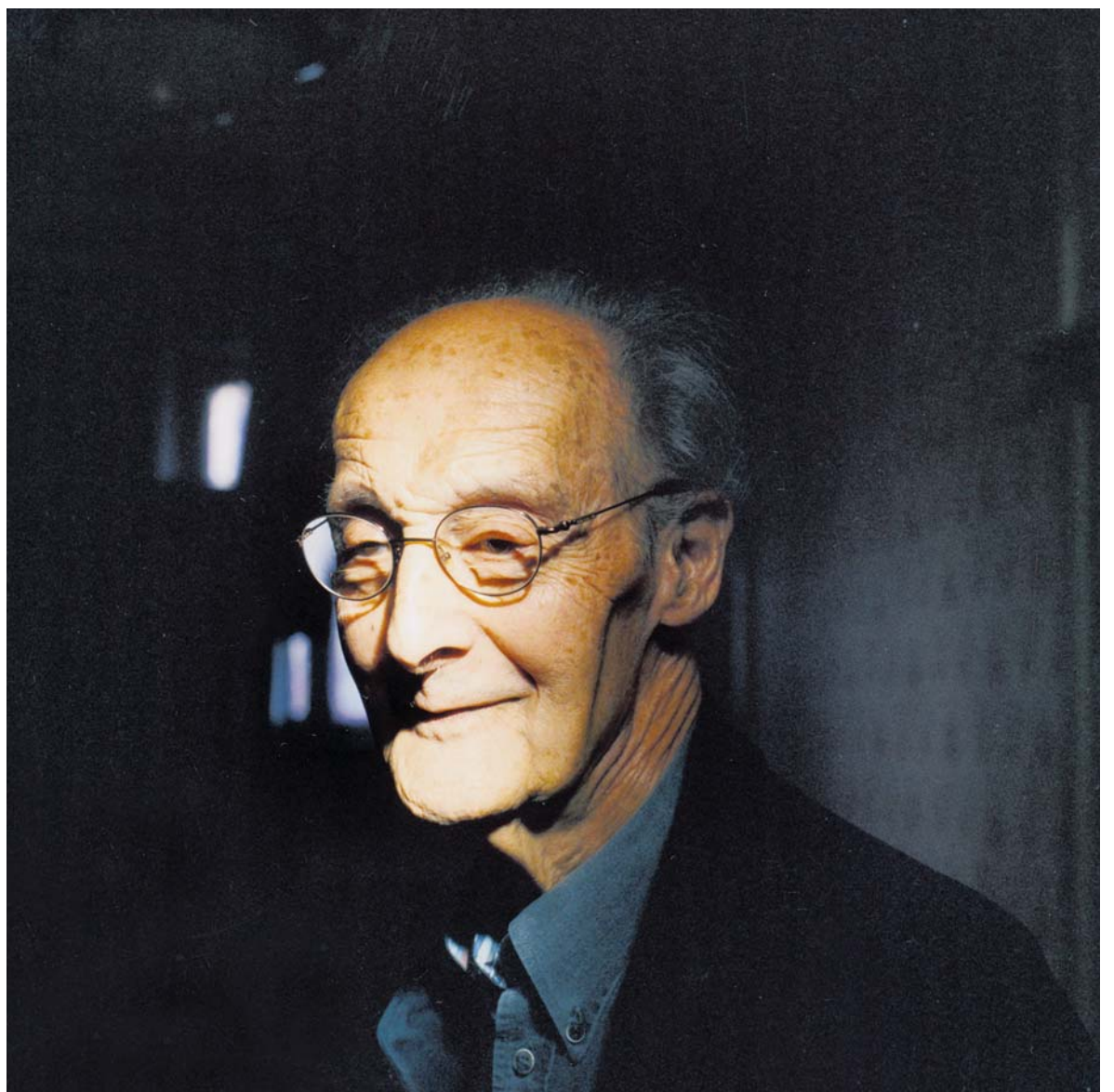
Une telle entreprise ne peut se réaliser pratiquement que si quelqu'un la valide en la reprenant à son compte. C'est ce que fait Dorine avec une confiance sans faille. Ils ont connu l'un et l'autre l'expérience fondatrice de l'insécurité ; ils bâtiront ensemble, en se protégeant mutuellement, le socle sur lequel écrire sur l'insécurité qui est la vie même. Ecrire est sa vocation. Elle l'aide, professionnellement aussi, devient sa documentaliste, son interlocutrice, sa première lectrice, sa seule critique, armée d'une capacité de juge-

ment imparable. Galère d'abord, longue, décourageante parfois, pour lui, après l'inaboutissement de l'essai philosophique ; joie partagée, quand *Le Traître* paraît, de voir leur vie s'ouvrir aux autres et ceux-ci l'accueillir parce qu'à eux deux ils illuminent, affectivement autant qu'intellectuellement. Dorine est sociable, spontanée ; Gorz est intelligent, extrêmement, introverti, rétractile. Il va changer. Dans *Lettre à D.*, il explique l'effet de la publication d'un livre quand celui-ci est reconnu : « Tu as souvent dit que ce livre [LE TRAITRE] m'a transformé à mesure que je l'écrivais. (...) Ce n'est pas de l'écrire qui m'a permis de changer ; c'est d'avoir produit un texte publiable et de le voir publié. (...) Magie de la littérature : elle me faisait accéder à l'existence en tant même que je m'étais décrit, écrit dans mon refus d'exister. Ce livre était le produit de mon refus, était ce refus et, par sa publication, m'empêchait de persévérer dans ce refus. C'est précisément ce que j'avais espéré et que seule la publication pouvait me permettre d'obtenir : être obligé de m'engager plus avant que je ne le pouvais par ma solitaire volonté, et de me poser des questions, de poursuivre des fins que je n'avais pas définies tout seul. »

Ils reçoivent ensemble, dans un village de l'Aube, au seuil de la belle maison simple pour laquelle ils ont quitté Paris dans les années 1980. Du pré d'un hectare autour d'elle, ils ont fait un jardin avec deux cents arbres. Il est comme d'habitude, amical, discret, chaleureux ; elle aussi. Ils ont vieilli, lui moins qu'elle dont la pâleur frappe et les maux se taisent ; lui a pour elle toutes sortes d'attentions ; elle aussi pour lui. Il est en pleine santé, l'air fragile comme il l'a toujours eu, mais le corps mince et musclé, on le devine à sa démarche. Elle est diaphane et souriante, précautionneuse : la douleur guette un geste de trop pour bondir sur elle. Ils sont accueillants, posent des questions ; on est venu pour leur en poser sans les mettre sur le gril. Elle ne veut pas participer à l'entretien : c'est son livre à lui, il est le peintre, elle le modèle ; c'est lui qu'on est venu

Repères

- 1923 : naissance à Vienne, père autrichien, juif, mère catholique.
- 1939-1945 : apatride, en pension à Lausanne, études de chimie, commence *L'Essai*.
- 1946 : rencontre Sartre, à Lausanne.
- 1947 : rencontre Dorine, anglaise, à Lausanne.
- 1949 : se marie, s'installe à Paris.
- 1950 : journaliste à *Paris-Press* puis à *L'Express*, sous le pseudonyme de Michel Bosquet.
- 1954 : naturalisé français grâce à Mendès France.
- 1955 : achève *L'Essai*, rejeté par Sartre, commence un écrit autobiographique.
- 1958 : publie, avec le pseudonyme d'André Gorz, *Le Traître*, préfacé par Sartre.
- 1961 : entre au comité des *Temps modernes*.
- 1964 : fonde avec Jean Daniel et quelques autres *Le Nouvel Observateur*.
- 1964 : *Stratégie ouvrière et néo-capitalisme*.
- 1974 : se retire des *Temps modernes*.
- 1980 : *Adieux au prolétariat* (Galilée).
- 1983 : prend sa retraite du *Nouvel Observateur*. S'installe à la campagne.
- 1997 : *Métamorphoses du travail, quête du sens*.
- 2003 : *L'Immatériel. Connaissance, valeur et capital*.
- 2006 : *Lettre à D., Histoire d'un amour* (Galilée, 76 p., 13,40 €).



André Gorz, octobre 2006. GÉRARD RONDEAU/VU POUR « LE MONDE »

voir, dit-elle, pas le sujet du tableau à qui le tableau suffit bien et dans lequel elle ne se reconnaît pas tout à fait, même s'il dit la vérité, sa vérité à lui. Une subjectivité reste une subjectivité.

Celle de Gérard Horst (son vrai nom) est pleinement assumée sous le nom d'auteur d'André Gorz. Quand il a écrit ce texte, au printemps 2006, il n'était pas sûr de le publier, par discrétion à son égard, et puis il se demandait qui il pourrait intéresser. Michel Delorme, son éditeur chez Galilée, n'a pas hésité : il fallait que ce livre paraisse, car c'en est un, à tous les sens du mot, un livre beau, un livre nécessaire, un livre qui délivre. De quoi ? Gorz n'en est pas sûr mais écoute ce qu'on lui en dit : il délivre de la crainte d'exprimer à la première personne des sentiments pour les comprendre en philosophie existentialiste.

« J'avais déjà employé le "tu" dans *Le Traître*, en m'adressant à moi, pour m'objectiver, me voir tel que je pouvais apparaître à autrui, me décrire dans mes manies, dans cette fuite devant l'existence qui m'avait amené à la pensée théorique et m'y enfermaient comme dans une bulle. *Le Traître* était un travail de libération, mais je n'y donnais aucune place à l'amour, et même je le trahissais. Mais, après avoir pris la mesure de ma position existentielle – singulière comme celle de chacun –, j'ai pu porter ma pensée sur le monde social et y décrypter l'aliénation des producteurs à leur propre produit. Dans cette lettre à Dorine, le "tu" me sert à prendre une vue vraie sur ma vie avec elle. Dans *Le Vieillessement déjà*, à 38 ans, j'avais compris que, vieillir c'est accepter ce fait d'expérience : on ne fait jamais ce qu'on veut et on ne peut jamais ce qu'on fait. De sorte que chacun est hétéronome. Et pourtant, on fait ce que l'on juge devoir faire parce qu'on se sent et donc se rend capable de le faire. Ainsi s'étend, si peu que ce soit, notre sphère d'autonomie. Il faut donc accepter d'être fini, d'être ici et pas ailleurs, de faire ça et pas autre chose, d'avoir cette vie seulement. *Le Socrate de Valéry* le disait justement : "Je suis né plusieurs, et je suis mort, un seul. L'enfant qui vient est une foule innombrable, que la vie réduit assez tôt à un seul individu, celui qui se manifeste et meurt." Vivre avec Dorine, l'aimer et aimer notre vie ensemble m'a appris cela, mais je ne le disais pas, car je ne comprenais pas encore combien j'avais besoin d'elle pour écrire, plus qu'elle n'avait besoin de moi pour vivre. »

Ecouter sans juger

Quand on a connu Gorz et Dorine dans les années 1970, rencontré chez eux Ivan Illich, Herbert Marcuse, Rossana Rossanda, William Klein, et des intellectuels plus jeunes et actifs dans le mouvement social comme Marc Kravetz, Tiennot Grumbach, on se souvient de leur façon absolument non mondaine de recevoir des gens qui avaient quelque chose à apprendre les uns des autres et de leur présence discrète à eux, de sa façon à lui de vous interroger sans ambages sur l'essentiel, de sa façon à elle de vous écouter sans juger quand vous aviez des difficultés personnelles. Le monde extérieur existait très fort chez eux, à Paris. Aujourd'hui leur viennent encore, plus espacées, des visites de jeunes gens que le travail de Gorz inspire dans leur action, syndicale, politique, sociale.

« Il faut accepter d'être fini, d'être ici et pas ailleurs, de faire ça et pas autre chose, d'avoir cette vie seulement. *Le Socrate de Valéry* le disait justement : "Je suis né plusieurs, et je suis mort, un seul. L'enfant qui vient est une foule innombrable, que la vie réduit assez tôt à un seul individu, celui qui se manifeste et meurt." »

Des universitaires aussi qui travaillent sur son œuvre. Ainsi le monde ne vient-il pas à eux dans leur campagne seulement par les publications qu'il lit assidûment et discute avec elle pour écrire dans des revues comme *Multitudes* ou *EcoRev*. Il y publie des articles toujours très clairs, ardu seulement parce qu'ils expriment une pensée radicalement différente de celle qui règne sur l'économie politique.

Votera-t-il pour la présidentielle ? « Probablement, mais sans croire au discours des candidats qui promettent le plein emploi et l'emploi à vie. Tous mentent sur cette question et le pire est que tous le savent. L'avenir ne se joue pas au niveau de la politique d'Etat, il se construit en réalité dans les petites collectivités, au niveau communal, par des comportements sociaux qui rompent avec la logique du profit financier. C'est là que les luttes ont un sens. » Sur ce sujet, il peut parler des heures, animé d'une conviction entière. Sa critique radicale du capitalisme n'a pas désarmé. Ses livres le développent de façon de plus en plus fine, acérée. Mais on n'est pas venu pour parler de théorie, il le sait. On a une question sur les lèvres, une fois la *Lettre à D.* refermée sur ces mots : « Nous aimerions chacun ne pas survivre à la mort de l'autre. Nous nous sommes souvent dit que si, par impossible, nous avions une seconde vie, nous voudrions la vivre ensemble. » Un exit commun à la façon d'Arthur Koestler et de sa femme Cynthia ? « Nous avons parlé de ce suicide à deux quand nous l'avons appris. Mais c'était leur histoire, presque leur combat. Je n'y pense pas et elle non plus. Dorine et moi vivons dans l'infini de l'instant en sachant qu'il est fini et c'est très bien ainsi. Pour nous, le présent suffit. »

On sourit à leur chance, elle n'est pas donnée à tous ; eux se la sont donnée ; ils l'ont construite. A quel prix ? Elle seule pourrait le dire. Mais rien dans son regard ne trahit le sacrifice, « si démolissant pour la personne à qui l'on se sacrifie », disait Oscar Wilde. Un beau couple sans enfant mais avec œuvre, ses livres, et en tout cas celui-ci, qui restera. ■

MICHEL CONTAT

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

- Journal de Trêve**, de Frédéric Berthet (Gallimard).
- La Vitesse de la lumière**, de Javier Cercas (Actes Sud).
- Bonne nuit, doux prince**, de Pierre Charras (Mercure de France).
- Les Houwelandt**, de John von Düffel (Albin Michel).
- Prise de territoire**, de Christoph Hein (éd. Métailié).
- Samedi**, de Ian McEwan (Gallimard).
- Paris l'après-midi**, de Philippe Vilain (Grasset).

ESSAIS

- Histoire de l'islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours**, sous la direction de Mohammed Arkoun (Albin Michel).
- Ibn Khaldun. L'homme et le théoricien de la civilisation**, d'Abdesselam Cheddadi (Gallimard).
- Lettres à Wilhelm Fliess**, de Sigmund Freud (PUF).
- La Construction de soi**, d'Alexandre Jollien (Seuil).
- Gustave Flaubert. Un monde de livres**, d'Eric Le Calvez (Textuel).
- La Vie parfaite. Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum**, de Catherine Millot (Gallimard).
- Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité**, de Monique Nemer (Gallimard).